

LES
PAUVRES DE PARIS

Drame en cinq actes

PAR

MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NUS

Arrangé spécialement pour les Cercles
de jeunes gens

Par A. M.



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, rue Saint-Jacques, 79

PIECES DE THEATRE

POUR JEUNES GENS

- LES PAUVRES DE PARIS, drame en 5 actes, par Brise-barre et Nus, arrangé pour les jeunes gens, par A. Martin, 11 personnages. \$0.50
- LES BRIGANDS DE FRANCONIE, drame en 5 actes, par Lamartellière, arrangé pour les cercles de jeunes gens, par W. McGown, 12 personnages. 0.50
- LES DEUX PARIS DE BAPTISTE, monologue canadien, par Jules Ferland. 0.12
- EDOUARD LE CONFESSEUR, roi d'Angleterre, tragédie en 5 actes, par J. Iovhanné, 12 personnages. 0.25
- L'UT DIEZE, comédie en un acte de Grangé et Moineaux, arrangé pour les maisons d'éducation et les jeunes gens, par Guildry, 6 personnages. 0.25
- DEUX PROFONDS SCCLERATS, pochade, par Varin et Labiche, 3 personnages. 0.45
- JE SUIS PRESSE, monologue comique, par Jules Ferland. 0.13
- L'EPLUCHETTE. Contes joyeux des champs, choses à dire. 0.50
- ON DEMANDE UN ACTEUR, farce, par Régis Roy, 2 personnages, suivie du discours de Baptiste Tranchemontagne sur la POLITIQUE. 0.25
- LE DESESPoir DE JOCRISSE, ou les folies d'une journée ; pièce comique en un acte, par Ernest Doin. 5 personnages. 0.20
- LE DINER INTERROMPU, ou nouvelle farce de Joerisse ; pièce comique en un acte, par le même, 5 pers. 0.20
- LE CONSCRIT, ou le retour de Crimée ; drame comique en 2 actes, par le même, 7 personnages. 0.25
- LE PACHA TROMPE, ou les deux ours ; drame comique en un acte, par le même, 8 personnages. 0.20
- LES JEUNES CAPTIFS ; drame en 3 actes, par l'abbé Lebardin, 7 personnages. 0.20
- L'EXPIATION ; drame en 3 actes, par le même, 9 personnages. 0.20

ise.
A.
0.50
par
mes
0.50
ana-
0.12
édie
0.25
aux,
mes
0.25
n et
0.45
Fer-
0.13
es à
0.50
y, 2
iche-
0.25
jour-
in. 5
0.20
isse :
0.20
nique
0.25
nique
0.20
abbé
0.20
per-
0.20

Georgier 11/4/47 .45

LIBRARY OF THE
BIOLOGICAL MUSEUM, HARVARD
UNIVERSITY, CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS

PA

MM. 1

LIBRA

LES
PAUVRES DE PARIS

Drame en cinq actes

PAR

MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NUS

Arrangé spécialement pour les Cercles
de jeunes gens

PAR A. M.

MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN-LIMITÉE
79, rue Saint-Jacques, 79

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

PIERRE BERNIER, Capitaine au long cours.....
M. BERNIER, vieillard, père du précédent.....
ANDRÉ, fils aîné de Pierre Bernier (20 à 25 ans)...
LÉON, fils cadet de Pierre Bernier (16 ans).....
VILLEBRUN, banquier.....
PLANTEROSE, commis du précédent.....
PIERRE BIGOT, cuisinier de M. Bernier.....
BIGOT, peintre en bâtiment, fils du précédent.....
FABIEN DE ROQUEFEUIL, ami d'André.....
JOSEPH, domestique de Villebrun.....
Un marchand de volailles.....

Agents de police, commissionnaires, passants, voyageurs.

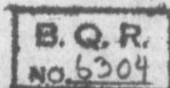
PQ

2201

B56P31

1908

15



PA

Décor

(Au lev

VIL
le gran
La mo
je pe
elle..
aimée.
après c

LES
PAUVRES DE PARIS

ACTE PREMIER.

Le banquier de Bordeaux.

Décoration : un cabinet, bureaux, livres de caisse, etc.

SCÈNE 1^{re}.

VILLEBRUN puis JOSEPH.

(Au lever du rideau, Villebrun, debout, a les yeux fixés sur un paquet placé sur son bureau.)

VILLEBRUN.—Riche !.. je serai riche !.. voilà le grand mot de la vie !.. n'est-ce pas le seul ?.. La mort frappe souvent à l'improviste.. qui sait ?.. je peux mourir.. et du moins.. elle sera riche.. elle.. ma fille.. mon Alida, mon enfant bien aimée.. ma joie de chaque jour.. et j'hésiterais.. après deux années.. de calculs.. de patience..

120557

(*Un temps.*) Courage donc.. et marche dans ta route.. ou végète péniblement dans le sentier de l'honnêteté ! Non.. non.. c'est un chemin qui lasse.. j'agirai.. Eh ! mon Dieu !.. suis-je le premier ? et.. serai-je le dernier ?.. on méprise !.. c'est possible.. mais on se courbe !.. Qui donc discute l'or ! on le ramasse.. ou ne l'essuie même pas !.. Ah ! cela sera ! (*Il cache vivement le paquet, puis sonne, Joseph paraît.*) Eh bien ?

JOSEPH.—Les chevaux de poste sont commandés.. et la chaise toute attelée se trouvera à l'heure indiquée par Monsieur.. à la petite porte du jardin.

VILLEBRUN.—Bien... Où est la gouvernante de ma fille ?..

JOSEPH.—Dans la chambre de Mademoiselle, en train de réunir tous ses effets.

VILLEBRUN.—Ecoutez-moi.. demain.. si je n'étais pas revenu.. ce qui est possible.. vous porteriez ce paquet cacheté au tribunal de commerce.

JOSEPH, (*prenant le paquet*).—Oui, Monsieur.

VILLEBRUN.—Les commis ont été prévenus, que les bureaux de ma maison de banque fermaient aujourd'hui à midi ?

JOSEPH.—A l'occasion du troisième anniversaire de la naissance de Mademoiselle.. oui, Monsieur.

VILLEBRUN.—Et ils sont tous partis ?..

JOSEPH.—Sauf.. un seul.. M. Planterose..

VILLEBRUN, (*étonné*).—Planterose ! le plus inexact de tous.. c'est singulier !

JOSEPH.—Ses écritures, dit-il, sont en retard.. et il veut profiter de ce congé pour faire sa balance.

Y
prie
pas
vail
n'ai

(P

P
Vill
V
donc
bure
sembl
P
pas
V
dema
P
Qui
V
pas
de ca
P
chez
oubli
V
c'est

VILLEBRUN.—Ah ! voilà un commis bien zélé.. priez-le de venir.. (*Joseph sort.*) Il ne travaille pas.. quand les autres travaillent !.. et, il travaille.. quand les autres ne travaillent pas.. je n'aime pas les exceptions !..

SCÈNE II.

VILLEBRUN, PLANTEROSE.

(Planterose entre en fumant une cigarette, à la vue de Villebrun il regarde sur le bureau.)

PLANTEROSE, (*jetant sa cigarette*).—Monsieur Villebrun m'a fait demander ?

VILLEBRUN, (*s'asseyant*).—Oui.. ne savez-vous donc pas que c'est fête aujourd'hui pour les bureaux ?.. Vous ne m'avez pas habitué, il me semble.. à pareille assiduité ?

PLANTEROSE.—Mon Dieu, Monsieur, n'y a-t-il pas commencement à tout !..

VILLEBRUN.—C'est vrai.. mais remettez à demain votre subite et étrange conversion..

PLANTEROSE.—Demain.. mot ambitieux !.. Qui donc, Monsieur, est sûr du lendemain ?..

VILLEBRUN.—Monsieur Planterose, je ne suis pas ennemi de la philosophie.. mais j'en fais peu de cas.. chez mes commis !..

PLANTEROSE.—C'est peut-être un tort, Monsieur ; chez tout subalterne, la philosophie sert à faire oublier l'injustice ou l'ingratitude du supérieur.

VILLEBRUN.—Ce que je déteste aussi, Monsieur, c'est la paresse.. et la débauche.. Je passe sur

les défauts.. je châtie les vices.. Vous ne faites plus partie de mon comptoir.

PLANTEROSE.—Pardon.. je n'ai pas très bien entendu !

VILLEBRUN, Sortez, Monsieur.. sortez !..

PLANTEROSE.—Sortir.. et pourquoi ?.. je comprends que l'on renvoie les gens d'une maison où l'on reste, mais à quoi bon les chasser d'une maison d'où l'on s'en va ?

VILLEBRUN, (*troublé*).—Je ne vous comprends pas..

PLANTEROSE.—Alors, je vais vous mettre les points sur les i.. (*Il prend un siège, le pose devant lui tout en restant debout*). Dans les affaires, il y a deux moyens de s'enrichir. L'un pénible, lent, plein de fatigues et de veilles : celui-là se nomme le travail.. ennuyeuse chose, peut-être.. je ne vous contrarierai pas.. je suis un petit peu de votre avis..

VILLEBRUN.—Monsieur..

PLANTEROSE. — Laissez-moi finir... L'autre, facile, rapide ne demandant qu'une conscience large et de l'audace.. on se masque avec la morale.. on attire la confiance, et l'on fuit un beau matin, avec les plumes des oiseaux crédules qui sont venus se prendre à la glu de votre crédit..

VILLEBRUN.—Assez..

PLANTEROSE, (*s'asseyant*).—La route est dangereuse, elle côtoie la cour d'assises, et longe le baigne !.. Elle se nomme la banqueroute.. L'habileté, c'est d'atteindre le chemin de traverse, celui de la faillite !.. Les créanciers en ont la clé.. et l'offrent à qui la veut, pour la promesse

d'un
conco
millio
VII
PL
sûr..
vous
vos p
Dans
feuille
créanc
que v
VII
PL
je che
comm
votre
vaux
Jos
VII
intro
PL
un ho

(Josep

BEE
VIL
BEE

d'un dividende !.. étendez-vous.. voici le lit du concordat.. dressé par le commerce.. il y a des millions sous l'oreiller !..

VILLEBRUN.—Vous oseriez supposer ?

PLANTEROSE.—Je ne suppose jamais.. je suis sûr.. ou je me tais.. Depuis plus de deux ans vous dissimulez vos bénéfices, et vous grossissez vos pertes, c'est une question de partie double !.. Dans votre caisse.. rien.. dans votre portefeuille.. tout.. A vous, le portefeuille.. à vos créanciers la caisse.. N'est-ce pas ainsi, Monsieur, que vous comptez opérer ?..

VILLEBRUN, (*se levant*).—Infamie !..

PLANTEROSE.—C'est justement ce mot-là que je cherchais.. vous l'avez trouvé !.. Allons, assez comme cela.. Tenez, ce matin, vous avez signé votre bilan, et.. ce soir vous attendez des chevaux de poste.

JOSEPH, (*en dehors*).—Par ici, Monsieur, par ici..

VILLEBRUN, (*à Planterose, en voyant Joseph introduisant Bernier*).—Taisez-vous..

PLANTEROSE.—Craignez rien, Monsieur, je suis un honnête garçon.

SCÈNE III.

VILLEBRUN, PLANTEROSE, BERNIER.

(Joseph précède Bernier, à qui il désigne Villebrun, puis sort.)

BERNIER.—C'est à Monsieur Villebrun..

VILLEBRUN.—Oui, Monsieur..

BERNIER.—Veuillez d'abord m'excuser, Mon-

sieur.. d'avoir, en forçant la consigne, troublé peut-être la fête de famille.. qui motive la fermeture de vos bureaux.. mais j'ai si peu de temps à perdre..

VILLEBRUN.—Je suis à vos ordres.. Monsieur.
(Il lui indique un siège, après avoir fait un signe à Planterose, Bernier se retourne.)

PLANTEROSE, (à Bernier).—Monsieur n'a pas de secret pour moi.

BERNIER.—Je suis capitaine au long cours.. entré hier en relâche dans le port de Bordeaux.. par le plus effroyable grain.. Je viens des Antilles, à destination du Havre.. où réside ma famille.. ce soir, je reprends la mer.. Les marins, Monsieur, sont un peu superstitieux.. et il me répugne de confier de nouveau aux hasards des tempêtes.. les heureux bénéfices de plusieurs voyages..

VILLEBRUN.—Achevez, Monsieur..

BERNIER.—Vous êtes le correspondant des Cazavan et Compagnie de la Martinique.. j'ai la plus grande confiance en cette maison.. et j'y ai souvent entendu citer avec éloges le nom de Villebrun de Bordeaux..

VILLEBRUN.—Effectivement, je fais d'importantes affaires avec ce comptoir !..

BERNIER.—De Bordeaux au Havre.. ce n'est rien.. quand on revient des Antilles.. mais c'est plus fort que moi.. je ne sais ce qui m'inquiète.. ce qui me pousse, et, je serai plus tranquille, en déposant entre vos mains (et je ne saurais en choisir de meilleures), le patrimoine de mes enfants..

VILLEBRUN.—Ah ! vous avez de la famille ?

BERNIER.—Oui.. et je suis un heureux mari.. je suis un heureux père.. Ah ! qu'il me tarde de les revoir tous.. elle.. ma femme chérie.. compagne dévouée et patiente du marin.. dont la voix aimante murmure chaque soir une prière.. pour ceux qui sont en mer.. et mes enfants.. deux anges, Monsieur, un petit blondin, Léon.. c'est le plus jeune.. qui se roule à terre.. en bégayant mon nom.. tout rose et tout blanc.. on dirait une botte de fleurs !.. et mon aîné.. mon fils.. mon André.. mon image vivante.. quand je le regarde.. il me semble que je me vois.. et mon vieux père vénéré, qui ne vit que pour moi et les miens, ah ! êtres adorés.. que ne suis-je déjà au milieu de vous.. la belle chose qu'une honnête femme.. le grand bonheur que de dignes enfants ! .. voilà la vie !.. Mais pardonnez-moi, Monsieur, de vous dire ainsi des choses.. qui vous intéressent si peu.. Un père.. c'est aveugle et bavard.. cela jette, à toute occasion, de merveilleux récits enfantins.. que sa tête grandit.. que son cœur raconte.. pour lui.. au monde.. dans l'univers.. il n'y a qu'une chose.. une seule.. ses enfants.

VILLEBRUN.—Mieux que personne, Monsieur.. je vous comprends.. moi aussi j'ai une fille.. et je l'aime.. oh ! oui.. je l'aime bien..

BERNIER.—C'est bon de parler de ces petits êtres-là.. n'est-ce pas ?.. cela emplit le cœur.. ils seront heureux, à présent.. ils seront riches.. Leur fortune.. je la tiens.. elle est là.. je l'ai arrachée aux flots.. à la tempête.. j'ai travaillé.. j'ai lutté.. j'ai souffert.. et cela me semblait doux.. c'était pour eux ! Tenez, Monsieur.. (*Tirant le portefeuille.*) voici dans ce portefeuille deux cent cinq mille francs en traites et en billets..

j'enverrai au Havre par la poste votre reçu aux miens.. et à la prochaine marée.. je remonterai plus vaillant sur le pont de mon navire.

PLANTEROSE, (*à part*).—Un mot de moi, pourtant.. Bast !..

VILLEBRUN.—Votre choix m'honore, Monsieur, et je vous tiendrai cette somme disponible à première réquisition.

BERNIER, (*donnant le portefeuille à Villebrun.*)
—Vérifiez, je vous prie.

VILLEBRUN, (*prenant le portefeuille et comptant*).
—Monsieur Planterose, rédigez le reçu..

PLANTEROSE, (*se disposant à écrire, à Bernier*).
—Votre nom, Monsieur ?..

BERNIER, (*allant à Planterose*).—Pierre Bernier, capitaine au long-cours..

PLANTEROSE, (*écrivait*).—Bordeaux.. 30 octobre 1840.

VILLEBRUN.—Deux cent cinq mille.. c'est bien exact !..

PLANTEROSE, (*se levant de table et remettant la plume à Villebrun*).—Veuillez signer, Monsieur.. (*à part, en voyant Villebrun signer*) sa main ne tremble pas !.. voilà un beau voleur !..

VILLEBRUN, (*remettant le reçu à Bernier*).—Voici votre reçu.. (*Planterose retourne à son livre de caisse.*)

BERNIER, (*pliant le reçu et le serrant dans sa poche*).—Mille remerciements, Monsieur, me voici délivré de ma sottie inquiétude.. j'en déjeunerai plus gaiement avec mon pilote et quelques camarades de la marine marchande.. et à la marée.. s'il vente sud-est.. toutes voiles dehors.. et en marche, mon beau brick l'Aventure !.. à vous revoir, monsieur Villebrun..

VII
(Be

PL
sois
crire
de ca
VI
PL
VI
comp
prit.
PL
VI
tice.
et l'a
teros
Plan
pour
Pi
Ville
à son
brun
V
il est
nade
Pi
V
mon
somi

VILLEBRUN.—Bon voyage, capitaine.
(Bernier sort.)

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, PLANTEROSE.

PLANTEROSE.—Il est heureux, Monsieur, que je sois resté.. vous n'auriez eu personne pour inscrire ces deux cent cinq mille francs sur le livre de caisse..

VILLEBRUN.—Monsieur Planterose !

PLANTEROSE.—Monsieur Villebrun ?

VILLEBRUN.—Je me suis trompé sur votre compte.. vous êtes un homme de talent.. et d'esprit..

PLANTEROSE.—On fait ce qu'on peut.

VILLEBRUN.—Quand je m'aperçois d'une injustice.. j'ai hâte de la réparer, (lui prenant le bras et l'amenant vers son bureau. *Hésitation de Planterose*). Venez, mais venez donc, cher monsieur Planterose, voici dix mille francs de gratification pour vos services passés..

PLANTEROSE, (prenant les billets de banque que Villebrun lui donne, en même temps, il retourne à son livre de caisse, le ferme et regardant Villebrun.)—Et.. pour le service présent ?..

VILLEBRUN, souriant.—Ah !... c'est juste... il est possible que ce soir... je fasse une promenade... hors la ville.....

PLANTEROSE.—En chaise de poste !

VILLEBRUN.—Oui, oui.... c'est cela. Avant mon départ... je vous remettrai le double de cette somme....

PLANTEROSE, *à part*.—En tout... trente mille francs... c'est peu ! le trahir ? ça ne me rapporterait rien !.....

JOSEPH, *entrant*. — Monsieur, mademoiselle Alida ne veut pas se laisser habiller par sa gouvernante... elle pleure, elle crie... elle veut que vous soyez près d'elle....

VILLEBRUN, *souriant*.—Oh ! l'enfant indomptable !... (*à Joseph.*) J'y vais.

PLANTEROSE, *à part*.—Si celle-là continue, ce sera gentil quand elle aura vingt ans.

VILLEBRUN.—Nous sommes-nous bien compris, monsieur Planterose !...

PLANTEROSE.—Parfaitement, Monsieur.

VILLEBRUN.—A tout à l'heure donc. (*il sort suivi de Joseph.*)

SCÈNE V.

PLANTEROSE, *seul, suivant des yeux Villebrun*.—O la nature ! étrange chose !... Cours près de ta fille, Villebrun, voilà ton maître !... Ruine... pille... vole vingt familles... fais-lui une richesse avec de la misère... du bonheur avec les larmes des autres ! à ce cœur de fer... il y a une paille !... (*Redescendant.*) Des enfants... l'enfer déguisé !... Je n'ai d'autres filles, moi, que mes passions ! que les sots appellent des vices... enfants gâtés, enfants ingrats, qui mèneront leur père à l'hôpital...

SCÈNE VI.

PLANTEROSE, BERNIER, JOSEPH.

JOSEPH, *au dehors*.—Je vous dis que Monsieur n'y est pas...

BE
ser. (
donc
PL
sieur
BE
voir.
dez-v
PI
BI
chan
PI
BI

V
B
chan
char
rem
V
B
cett
le f
V
étra
B
vou
C'es
de i
bon

BERNIER (*au dehors*).—Laissez-moi donc passer. (*Entrant très agité*). Où est-il donc ? où est-il donc ?....

PLANTEROSE, *surpris*.—Que voulez-vous Monsieur ?.....

BERNIER.—Monsieur Villebrun... je veux le voir... lui parler... à l'instant... Ne m'entendez-vous pas ?... appelez-le, qu'il vienne...

PLANTEROSE.—Mais....

BERNIER.—Non, conduisez-moi vers lui... sur le champ....

PLANTEROSE.—Monsieur....

BERNIER.—Ah ! je le veux !..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VILLEBRUN.

VILLEBRUN, *entrant*.—Qu'y a-t-il donc ?....

BERNIER.—Ah ! vous... c'est vous... (*cherchant à dominer son émotion*.) Monsieur, j'ai changé d'avis... voici votre reçu... veuillez me remettre mes deux cent cinq mille francs...

VILLEBRUN.—Ah !...

BERNIER.—Oui... J'ai maintenant l'emploi de cette somme.... Voyons... mon argent... il me le faut.

VILLEBRUN.—Vous avez, Monsieur, une bien étrange façon de me demander ce qui vous est dû..

BERNIER.—C'est vrai, pardonnez-moi, mais je vous l'ai dit... c'est tout ce que je possède... C'est la fortune de ma femme... de mes enfants... de mon André, de mon petit Léon... c'est leur bonheur... c'est leur vie !... Tenez, Monsieur, je

trente mille
e me rappor-

mademoiselle
par sa gou-
elle veut que

fant indomp-

continue, ce

bien compris,

nsieur.
donc. (*il sort*)

jeux Villebrun.

Cours près de
!... Ruine...
lui une richesse
avec les larmes
a une paille !...
nfer déguisé !...
es passions ! que
fants gâtés, en-
père à l'hôpital...

JOSEPH.

lis que Monsieur

serai franc.... Tout à l'heure, à l'hôtel des Colonies... au milieu d'un joyeux déjeuner... un capitaine de vapeur apporta le courrier de l'un de nous... Parmi ses lettres... il y en avait une de la Martinique de la maison Cazavan....

VILLEBRUN.—Eh bien ! Monsieur ?....

BERNIER.—Eh bien ?... on concevait des doutes sur votre crédit, sur votre solvabilité... (*Lui donnant la lettre.*) Et cette lettre... la voilà...

VILLEBRUN, *sans la lire, rejetant la lettre sur un bureau.*—Eh ! que m'importent les craintes ridicules de messieurs Cazavan ?

BERNIER.—Mais elles m'importent à moi, Monsieur... Je ne veux pas compromettre un jour, une heure, une seconde, l'avenir de ma famille !

VILLEBRUN.—Monsieur !...

BERNIER.—Reprenez donc ce reçu et rendez-moi mon argent.....

VILLEBRUN.—Vous le savez, Monsieur, cette journée n'est point consacrée aux affaires... revenez demain la caisse sera ouverte....

BERNIER, *s'animant.*—Mais vous aviez bien le temps de m'écouter ce matin.

JOSEPH, *entrant sans voir Bernier, et à Villebrun en lui désignant la fenêtre.*—Monsieur... voici l'heure et la chaise de...

VILLEBRUN, *vivement.*—C'est bien... (*Il fait un geste de colère à Joseph. Le domestique sort.*)

BERNIER.—Quoi donc.... (*Courant instinctivement à la fenêtre, dans sa précipitation, il laisse tomber le reçu.*) Une chaise de poste ?

PLANTEROSE, *à part.*—Aïe ! Aïe ! les affaires s'embroillent....

BERNIER.—Oui... c'est cela... je devine... il

allait
des au
(*Furi*
rable.

VII

BEI

demai

brun.

à l'ins

t'écou

comm

comm

PL

calme

VII

nier.

BE

(*Avec*

Voyo

pas c

lant

qu'ai-

PL

VI

(*Mus*

de l'a

BE

l'air

les ye

non.

voir.

mes e

(*Reg*

pauv

allait fuir... avec la fortune des uns... l'épargne des autres! (*Arrachant sa cravate.*) Ah! j'étouffe! (*Furieux et à Villebrun.*) Mais, me voici, misérable... me voici, j'arrive à temps?

VILLEBRUN.—Monsieur!...

BERNIER.—Demain, disais-tu, demain... mais demain, tu seras parti. (*Se précipitant sur Villebrun.*) Mon argent... mon argent... je le veux... à l'instant... ne me dis rien... c'est inutile je ne t'écoute pas... mon argent... ou je te tue... comme un lâche que tu es... comme un bandit, comme un voleur.

PLANTEROSE, à Bernier. — Monsieur... du calme...

VILLEBRUN, se dégageant de l'étreinte de Bernier.—Assez de scandale.. Vous allez être payé...

BERNIER.—Bien... c'est bien... je t'aurais tué. (*Avec douleur.*) Oh! ma tête! (*À Villebrun.*) Voyons... fais vite... donne... je ne te quitte pas d'abord... Eh bien! j'attends... (*Chance lant et portant la main à son front.*) Ah!... qu'ai-je donc... mon Dieu...

PLANTEROSE.—Il chancelle!...

VILLEBRUN, tenant le portefeuille. — Il pâlit. (*Musique en sourdine à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.*)

BERNIER, agonisant.—J'étouffe... de l'air... de l'air... je n'y vois plus... j'ai quelque chose devant les yeux... du noir... est-ce que je vais mourir...? non... non... je ne veux pas... je veux les revoir... à boire, vite... À moi... ma femme... mes enfants... où sont-ils... que je les embrasse... (*Regardant Villebrun.*) Ah!... mes enfants, mes pauvres petits enfants! (*Il tombe sur le canapé.*)

VILLEBRUN, *allant à la porte du fond.*—Quelqu'un... du secours... vite... Planterose... un médecin...

PLANTEROSE, *se penchant sur Bernier.*—C'est inutile, Monsieur... Cet homme est mort..

VILLEBRUN.—Mort !...

PLANTEROSE.—Congestion cérébrale ! Apoplexie foudroyante... grande douleur !... grande colère !...

VILLEBRUN.—C'est impossible !

PLANTEROSE.—Son cœur ne bat plus....

VILLEBRUN.—Mort !

PLANTEROSE.—Cela va vous éviter, Monsieur, la peine d'ouvrir votre portefeuille.

VILLEBRUN.—Mort !...

PLANTEROSE, *apercevant le reçu que Bernier a laissé tomber, et à part.*—Ah ! le reçu ! règle générale... il ne faut jamais rien laisser traîner ! (*Il met le reçu dans sa poche. Villebrun penché vers Bernier jette sur le portefeuille qu'il tient à la main un regard de convoitise.*)

Le

A Pa
faç
de
fon

PLA

(Des
ner
des
dai
dev
sur
vir

B
men
P
leur
B
emp

7. — Quel-
se... un

er. — C'est
t..

Apoplexie
colère !..

...
onsieur, la

*Bernier a
règle géné-
raîner ! (Il
penché vers
à la main*

ACTE DEUXIÈME.

Le mendiant de Saint-Etienne-du-Mont.

A Paris, l'église de Saint-Étienne-du-Mont, rue à gauche, façade en retraite ; au premier plan, à gauche, boutique de marchand de vins ; au second plan, à droite, un débit de tabac, et au premier une boutique de fruitière. Au fond la place de l'église, maisons, etc.

SCÈNE 1^{re}.

PLANTEROSE, BIGOT, PIERRE, LE MARCHAND DE
VOLAILLES.

(Des hommes et des femmes en tenue d'hiver, vont, viennent. — Planterose, vêtu en mendiant, est assis au bas des marches et tend la main aux personnes qui entrent dans l'église. — Pierre un panier au bras est arrêté devant l'étalage du marchand de volailles. — Bigot, sur une échelle, peint la boutique du marchand de vins).

BIGOT à *Planterose*. — Eh bien ! financier, comment vont les affaires aujourd'hui ?

PLANTEROSE. — Peinturlure donc, toi, barbouilleur ; ma finance ne te regarde pas.

BIGOT. — Vous fâchez pas, mon banquier, vous emportez pas ; vous vous en porterez mieux !

PLANTEROSE.—Eh, va donc blagueur !

PIERRE, *au marchand de volailles*.—Vingt-cinq sous les deux... pas un liard avec.

LE MARCHAND.—Des pigeons comme ça !... mais voyez donc, c'te marchandise... Allons, vingt-huit sous... pour vous

PIERRE.—Vingt-cinq ?...

BIGOT.—Oh !... v'là le baryton de papa !

LE MARCHAND.—Voyons ! Prenez-les ; mais c'est trop bon marché. J'y perds, ma parole !...

PIERRE, *prenant les pigeons*.—Ils ne sont pas gras, d'ailleurs.

LE MARCHAND.—Faut-il pas qu'on vous les truffe, pour vingt-cinq sous ?

BIGOT.—Eh ! papa... vous me payez donc des pigeons rôtis, à ce soir ?...

PIERRE.—C'est pas pour ton bec, gourmand.

BIGOT.—Ah ! pour vos bourgeois... les messieurs Bernier... je comprends !—A nous le bœuf, à eux la volaille, et vous vous tuez à marchander ! Ah ! bien, je ne défends que ma poche, moi.

PIERRE.—Tais-toi, garnement, quand on mange le pain des autres... faut le leur économiser...

BIGOT.—Vieux système... c'est pas les principes des domestiques d'à présent ! Après ça... c'est des bonnes gens tout d'même qu'vos bourgeois. Le vieux Monsieur Bernier surtout... en v'là un brave homme !... pas méprisant...

PIERRE.—J'crois ben, le cher homme... et un cœur... seul, à son âge, avec deux enfants, Monsieur André, Monsieur Léon... ne vivant que pour eux... ne voyant qu'eux...

BIGOT.—Comme vous... moi...

PIERRE.—Si tu le méritais, encore !

BIGOT.—Dame ! tout le monde peut pas être joli garçon comme m'sieu André... on a le physique qu'on peut, quoi !...

PIERRE.—Mais on peut aimer... respecter... cajoler son vieux père... comme ils adorent leur grand-papa. La petite peine de l'un devient le grand chagrin de l'autre... Voilà des gens qui s'aiment !

BIGOT.—J'suis donc un rien qui vaille?... allez toujours... aplatissez-moi... mais j'vous aime bien, papa, seulement j'vous l'dis pas... chacun son genre ! à preuve... que si, pour vous, il fallait tant seulement... casser les reins à quelqu'un, qu'on me le serve !

PIERRE.—Eh bien ! Avise-toi de cela !... Mais tu me retardes ; Adieu, ne rentre pas trop tard !

SCÈNE II.

PLANTEROSE, BIGOT, M. BERNIER, ANDRÉ, LÉON.

(André entre, donnant le bras à M. Bernier qui donne le sien à Léon portant ainsi que son grand-père un livre de messe.)

ANDRÉ, s'arrêtant.—Ah !... maintenant que vous voici, tous deux à Saint-Etienne-du-Mont... je peux m'en aller.

M. BERNIER.—André... tu es bon fils....

LÉON.—André... tu es un bon frère.

M. BERNIER.—Ah ! tu as bien le cœur de Pierre Bernier... mon pauvre fils.... comme tu en as le regard et le visage.... Souvent, quand j'entends ta voix.... je tressaille... quand je te

fixe... je tremble... je crois le voir... et ce sont les baisers du fils qui sèchent de mes yeux les larmes qui tombent pour le père.

ANDRÉ.—Allons, grand-père, allons, plus de tristes souvenirs...

M. BERNIER.—Le jour où je ne me souviendrai plus... c'est que je serai mort.

ANDRÉ.—Est-ce que vous mourrez jamais !

M. BERNIER.—Chers enfants... ma joie... ma vie... mon orgueil... Ah ! que ne puis-je vous faire un bonheur avec le mien.

ANDRÉ.—Mais nous sommes très-heureux, grand-père, qu'est-ce qui nous manque ?

LÉON.—C'est vrai... rien !

M. BERNIER, *levant les yeux au ciel*.—Rien !... (*A part.*) Oh ! mon Dieu qu'ils pensent toujours ainsi. (*Bigot tout en travaillant sur son échelle chantonne.*)

ANDRÉ, *l'apercevant*.—Tiens, qu'est-ce je vois donc là-haut... perché...

BIGOT.—C'est moi, m'sieu André.. serviteur, m'sieu Bernier, bonjour... j'me livre aux beaux-arts... j'fais d'la grande peinture... de marchand de vins !... Ah ! dame !... m'sieu André... tout le monde n'a pas les moyens... d'aller dans les collèges !...

LÉON.—Bigot, quand vous aurez un moment, venez donc à la maison... pour nous raccorder ce papier de la salle à manger.

BIGOT.—Papa me l'a déjà dit, M'sieu Léon... j'tâcherai de passer demain.

ANDRÉ.—A ce soir, grand-père.

M. BERNIER.—Ménage-toi bien, mon ami... tous ces grands déjeuners-là.. ça ne te vaut rien..

A
de m
M
tance
vrai
A
et q
trou
mêm
(Il e
P
L
blier
P
merc
c'est
vien
depu
avec
L
je pe
caiss
P
vous
que
M
L
P
(A l
L
P
non
doiv
donc

ANDRÉ.—Je ne pouvais pas refuser l'invitation de mon chef de bureau.

M. BERNIER.—Profite donc de cette circonstance, pour le presser, pour ta nomination... car, vraiment, après deux années de surnumérariat!..

ANDRÉ.—Eh! mon Dieu, il y en a qui font trois et quatre ans.... Mais ne craignez rien, si je trouve l'occasion... Au revoir, Léon... (*A lui-même.*) D'ici là-bas, je peux fumer un londrès... (*Il entre chez le marchand de tabac.*)

PLANTEROSE.—La charité s'il vous plaît!

LÉON.—Ah! ce pauvre homme!... J'allais l'oublier.... Tenez... voici ma petite aumône....

PLANTEROSE.—Merci... mon p'tit M'sieur... merci... le premier qui a donné à ma pauvreté... c'est vous!.... c'était un dimanche... je me souviens!.... bien d'autres dimanches sont venus, depuis ce temps-là... et toujours votre charité avec...

LÉON.—Et ça vous a porté bonheur, tant mieux... je pense à vous toute la semaine... vous êtes ma caisse d'épargnes!....

PLANTEROSE, *un peu ému.*—Vous êtes bon.... vous êtes beau!.... heureux père, heureuse mère que les vôtres!...

M. BERNIER, *à part.*—Hélas!

LÉON, *tristement.*—Ils sont morts....

PLANTEROSE.—Pardon, bon jeune homme.... (*A M. Bernier.*) Excusez, Monsieur!

LÉON.—A dimanche! et priez pour nous!

PLANTEROSE, *à lui-même.*—Prier pour eux, non... mauvaises prières que les miennes... Elles doivent porter malheur! (*à Bigot.*) Qui qu' c'est donc, qu' ces gens-là que vous connaissez?...

BIGOT.—Les bourgeois à qui que papa fait la cuisine... des gens chouette et pas fiers au pauvre monde.

PLANTEROSE.—Eh bien ! Est-ce que le pauvre monde ne vaut pas l'autre ? Ne vaut-il souvent mieux ? (*Il va se remettre auprès de l'église.*)

SCÈNE III.

BIGOT, ROQUEFEUIL, ANDRÉ.

BIGOT.—C'est vrai, pourtant.... pourquoi qu' j'suis pas un peu baron... ou marquis... ou seulement fabricant de corsets. (*Il remonte à son échelle et apercevant Roquefeuille qui entre.*) Je voudrais bien ce myope-là, par exemple, avec sa vitre à l'œil ! (*Secouant son pinceau.*) Ah ! non d'un p'tit bonhomme !....

ROQUEFEUIL.—Bien... de la peinture, sur mon habit... que le diable... vous ne pouviez donc pas crier gare !

BIGOT.—Je suis enrôlé.

ANDRÉ., *sortant du bureau de tabac et fumant avec difficulté.*—A force de choisir... j'ai pris le plus mauvais...

ROQUEFEUIL.—André... André Bernier !

ANDRÉ.—Roquefeuille !... toi... à Paris !... (*Ils se pressent la main et se promènent.*)

ROQUEFEUIL.—Depuis vingt-quatre heures.

BIGOT, *qui descend de son échelle, à part.*—C'est un ami à m'sieu André... Ah ! tant pis... il est à l'huile !....

ANDRÉ.—Ce cher Fabien !

BIGOT, *tres*
J'vas prendre
(*Il entre chez*

ANDRÉ.—
ROQUEFEUIL
ques petites

ANDRÉ.—
que c'est que

ROQUEFEUIL
souvent....

ANDRÉ.—
tiers... le
garde du trésor
pourtant, je
tecte... .

ROQUEFEUIL
pour te le pr
comme par l
ta mère....

ANDRÉ.—
vre Fabien...
versée !

ROQUEFEUIL
ANDRÉ.—

ner dinatoire
décoré, et il

ROQUEFEUIL
ANDRÉ.—

Heureusemen

BIGOT, *tressaillant*.—Ça n'échauffe pas, les arts !..
J'vas prendre un p'tit coup et casser une croûte.
(*Il entre chez le marchand de vins.*)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, ROQUEFEUIL.

ANDRÉ.—Est-ce que tu venais à la maison ?..

ROQUEFEUIL.—Pas en droite ligne.... quelques petites affaires à régler dans ce quartier....

ANDRÉ.—L'embarras des richesses !.... Ce que c'est que d'hériter !

ROQUEFEUIL.—Eh ! mon Dieu ! ce n'est pas, souvent.... ce que l'on croit ?

ANDRÉ.—Oh ! voici la phrase de tous les héritiers... le bouclier contre l'emprunt, la sauvegarde du trésor. Je ne dis pas cela pour toi, mais pourtant, je te trouve déjà un petit air... protecteur....

ROQUEFEUIL.—Je suis toujours le même... et pour te le prouver.... je m'invite sans façon.. comme par le passé.... à dîner aujourd'hui chez ta mère....

ANDRÉ.—Ma foi.... tu tombes mal, mon pauvre Fabien... chez nous la marmite est renversée !

ROQUEFEUIL.—Ah !

ANDRÉ.—Je suis aujourd'hui d'un grand déjeuner dinatoire, mon chef de bureau vient d'être décoré, et il nous fait arroser son ruban rouge.

ROQUEFEUIL.—Et toi... es-tu monté en grade ?

ANDRÉ.—Toujours le même... surnuméraire... Heureusement que je n'attends pas après.... du

reste maintenant, je suis le plus ancien. Mais, j'y pense... demain je suis libre... On déménage notre division... veux-tu venir déjeuner avec nous ?

ROQUEFEUIL.—Eh !... ce n'est pas de refus !

ANDRÉ.—Grand-père sera enchanté de te revoir... toi mon plus ancien camarade de collège.

ROQUEFEUIL, (*remontant*).—A Henri IV... que voici là, en face de l'église Saint-Etienne-du-Mont... Quand je passe devant ces murs... asile de mon enfance... cela me fait l'effet d'un vieux livre que j'ouvre !

ANDRÉ.—C'est là que nous nous sommes connus... c'est là que nous nous sommes aimés !... Monde en petit... où le fort opprime déjà le faible... où le riche insulte au pauvre... qu'il devine... c'est comme dans la vie... il faut jouer du poing !...

ROQUEFEUIL.—Et à nous deux... nous allions bien... ça me fait plaisir de regarder la porte.

ANDRÉ.—Parce que nous ne la franchirons plus...

ROQUEFEUIL.—C'est bien possible !... il me semble que je vois encore là, M. Bernier nous reconduisant le dimanche soir... Il va bien, ton grand-père ?

ANDRÉ.—Parfaitement... il est là... à Saint-Etienne-du-Mont.

ROQUEFEUIL.—Avec Léon... pardon... je dis Léon tout court, moi... mais nous nous sommes vus si jeunes... jadis, chaque dimanche... Sans parents à Paris... qui m'enlevait des murs de Henri IV... et me remplaçait la famille absente ? ton aïeul qui devenait le mien... ton

frère qui m'ap temps heureu

ANDRÉ.—T

ROQUEFEUIL

temps ainsi... c'est comme le les autres.

ANDRÉ.—M

... nébuleux a quittés !...

Pornic, qu'ave

ROQUEFEUIL

maladie !... m incurable.....

jours sûr de g

ANDRÉ.—A

c'est une perta quoiqu'il ne se

personne !... ble... te voi

à présent mor feuil... que c

ROQUEFEUIL

(*Grattant son lui-même.*) C'es

ANDRÉ.—Où

ROQUEFEUIL

mal, qui secoua

ANDRÉ.—Tu

ROQUEFEUIL

gênant... ça puis vraiment,

ANDRÉ.—Je

avis !...

1. Mais, j'y
n déménage
jeuner avec

as de refus !
s de te re-
e de collège.
enri IV...
Etienne-du-
murs....
l'effet d'un

ommes con-
aimés !...
ime déjà le
re... qu'il
... il faut

ious allions
la porte.
franchirons

... il me
er nous re-
a bien, ton

.. à Saint

lon.... je
nous nous
dimanche
levait des
la famille
en... ton

frère qui m'appelait son frère !... temps passé !... temps heureux !

ANDRÉ.—Tu le regrettes.... pas moi.

ROQUEFEUIL. — Tant mieux.... reste long-temps ainsi.... le premier regret, vois-tu.... c'est comme le premier cheveu gris... il annonce les autres.

ANDRÉ.—Mais tu es devenu d'une philosophie.... nébuleuse.... depuis six mois, que tu nous a quittés !.... Ciel de Bretagne.... rochers de Pornic, qu'avez-vous fait de sa gaieté !

ROQUEFEUIL.—Mon cher.... la gaieté est une maladie !.. mais c'est la seule qui ne soit pas incurable..... avec de la patience.... on est toujours sûr de guérir....

ANDRÉ.—Allons, allons... ton père est mort... c'est une perte cruelle.... je comprends ça.... quoiqu'il ne se soit jamais beaucoup inquiété de ta personne !.... Mais enfin, il faut être raisonnable.... te voici à la tête de sa fortune.... tu es à présent monsieur le comte Fabien de Roquefeuil.... que diable, c'est une compensation !....

ROQUEFEUIL.—Sans doute.... sans doute.... (*Grattant son habit avec son doigt, et presque à lui-même.*) C'est que c'est de la peinture à l'huile !..

ANDRÉ.—Où as-tu donc attrapé ça !

ROQUEFEUIL.—Eh ! là.... en passant ; un animal, qui secourait.... c'est fait pour moi, ça....

ANDRÉ.—Tu n'as donc pas de paletot....

ROQUEFEUIL.—Je n'aime pas les paletots, c'est gênant.... ça entrave les mouvements.... et puis vraiment, je ne trouve pas qu'il fasse froid.

ANDRÉ.—Je ne suis pas complètement de ton avis !....

ROQUEFEUIL.—Vous êtes toujours gelés, vous autres Parisiens ! Ah ! le maudit barbouilleur.

ANDRÉ.—Allons... un peu d'indulgence, pour les pauvres gens.

ROQUEFEUIL.—Les pauvres gens... qu'appelles-tu pauvres gens... et sais-tu seulement où ils se trouvent !... à Paris, surtout où ils sont plus rarement sous la guenille, que sous l'habit noir ! Les pauvres gens c'est le petit employé chargé de famille, qui arrache à l'appétit de ses enfants, de quoi acheter un paletôt de hasard, ou de quoi donner des étrennes à son concierge ! C'est le peintre dans son grenier qui demande au Mont-de-Piété ses couleurs et ses pinceaux ! Le poète qui prétend revenir d'Italie, et qui sort de l'hôpital ! Le gentilhomme dont le blason date des croisades, et qui se boutonne pour cacher son linge ! L'avocat sans cause et sans patrimoine ! Le médecin sans malades, et sans une famille qui le soutienne ! L'acteur sans engagement, l'auteur sans pièces jouées, le journaliste sans journaux ! Il faut que tous ces gens-là s'habillent, se logent, se nourrissent s'ils le peuvent, aient l'air d'être quelque chose et de ne pas courir après la fortune pour qu'elle vienne à eux. Misères ignorées, douleurs inconnues qu'on frôle, qu'on coudoie, qu'on heurte, sans s'en douter !... et souvent, quand il passe du monde, et que, médecin, avocat, employé, poète... tous, vêtus à la surface, sont au grand soleil de la rue, ils arrachent... comme prospectus... une dernière pièce de cuivre de leur gousset vide... et la jettent nonchalamment dans la sébille de quelque mendiant dont la paillasse est souvent garnie d'or ! cachant leur misère avec une

aumône ! fu
appétit ; riar
bas. Voilà
pauvres, voil

ANDRÉ, (r
jurerait à t'es

ROQUEFEU
un peu obser

ANDRÉ.—
père et mon
nante tirade.
à propos, ent
tout de suite.

ROQUEFEU
qu'à lui-mêm
dedans...

ANDRÉ.—
présenter...
... Je vais
n'oublie pas
nous déjeune
rions... ce
Roquefeuil, e

ROQUEFEU
l'avenir...
sent !... et
meilleure...
mac... tyrai
Conseiller du

aumône ! fumant un cigare pour tromper leur appétit ; riant tout haut, grinçant des dents tout bas. Voilà les pauvres en habit noir, les vrais pauvres, voilà les pauvres de Paris.

ANDRÉ, (*riant*).—Comme tu prends feu . . . on jurerait à t'entendre que tu as passé par là !

ROQUEFEUIL.—Moi, par exemple ! . . . je suis un peu observateur . . . voilà tout !

ANDRÉ.—Vraiment, je suis désolé que grand-père et mon frère n'aient pas entendu ta fulminante tirade . . . cela les aurait divertis . . . Mais à propos, entre donc à l'église . . . tu les verras tout de suite.

ROQUEFEUIL.—Je ne dis pas non . . . (*Presqu'à lui-même*). Je suis sûr qu'il y a du vitriol là-dedans . . . ça mange le drap !

ANDRÉ.—Tu n'as besoin de personne pour te présenter . . . d'autant plus que je suis en retard . . . Je vais arriver après les huitres. Ah ! cà ! n'oublie pas demain . . . Je compte sur toi . . . nous déjeunerons . . . nous causerons . . . et nous rirons . . . comme autrefois ! (*Il serre la main de Roquefeuil, et sort par le fond*).

SCÈNE V.

ROQUEFEUIL.

ROQUEFEUIL. — Déjeuner, demain . . . c'est l'avenir . . . dîner aujourd'hui . . . voilà le présent ! . . . et il m'échappe ! . . . L'absinthe la meilleure . . . c'est un gousset vide ! . . . estomac . . . tyran . . . bourreau . . . maître du monde ! Conseiller du crime ! . . . tentateur de la vertu ! . . .

tu me tiens.... tu m'opprimes !... La tête, dit-on, est tout.... cela n'est pas.... c'est toi !... Que de méchantes actions, d'amour stériles... de chefs-d'œuvre avortés... faute d'un bifteak !... O mes ancêtres?... poussière des Roquefeuil !... je jeûne pour vous !... M. le comte, mon père... vous avez été trop vite... Il fallait me laisser quelque chose à ronger... j'ai des dents !... Saisies... expropriations... maigre pitance !... je vous escomptais... et vous m'hypothéquiez !... bien joué. Il n'y a pas à dire, je suis complètement ruiné... et je suis horriblement traqué par des lettres de change en souffrance comme moi !... Allons, il faut que j'aille chez l'huissier, pour tâcher de l'adoucir... Triple fou qui espère apprivoiser un pareil bipède... L'huissier, oiseau féroce... moitié corbeau, moitié vautour oublié par Buffon... et classé au nombre des carnivores par un naturaliste de Clichy... Il ne me reste rien... pas même l'espoir... Si fait, du courage et du cœur, la dernière monnaie de la noblesse !... Allons, comte sans paletot... gentilhomme sans pain, redresse-toi, voilà du monde qui passe !... *(Des hommes et des femmes arrivent et entrent dans l'église. Roquefeuil se campant sur la hanche, un cure-dent à la bouche. J'ai des reflets de Véfour !... (Se fouillant.)* O hasard !... dix francs oubliés dans le vieux gilet de la prospérité... *(Regardant.)* Non, dix sous !...

VOIX DE BIGOT, *chez le marchand de vins.*— Un canon... deux sous de pain... et une part de brie !...

ROQUEFEUIL.—En voici un qui déjeune avec moins que cela ! Tandis que moi... esclave de

l'habit... respere tout pour lui... dégraisser aujour

BIGOT, *sortant* Encore un Balt sain, mais ça ne

PIERRE, *en achevé terminé... (c* fini, fiston ?

BIGOT.—Oui

PIERRE.—Vi propreur un pet

BIGOT, *avec* ce pas ?

PIERRE.—Tu cœur t'en dit.

BIGOT.—Ma dis qu'il y en a deusse même... vous avez fait

PIERRE.—M

BIGOT.—Si j peut-être clerc

PIERRE.—A pu... j'tai élevé

état dans les n u me le repro

BIGOT.—Vo prenant la m n'avez mal coi

l'habit... respecte ton maître... rien pour toi... tout pour lui... tu mangeras demain... fais-le dégraisser aujourd'hui.

SCÈNE VI.

BIGOT, puis PIERRE.

BIGOT, *sortant de chez le marchand de vins.*— Encore un Balthazar... sur la conscience... c'est sain, mais ça ne porte pas à la tête!...

PIERRE, *en arrivant.*— Ah!... voilà mon marché terminé... (*à Bigot*). Est-ce que ton ouvrage est fini, fiston?

BIGOT.— Oui p'pa.

PIERRE.— Viens-tu, avec moi, à la maison, t'approprier un peu?

BIGOT, *avec humeur.*— Changer de blouse, n'est-ce pas?

PIERRE.— Tu mettras bien ta redingote... si le cœur t'en dit.

BIGOT.— Ma redingote des dimanches!... tandis qu'il y en a, qu'en portent tous les jours... deusse même... l'une sur l'autre... Ah! p'pa... vous avez fait le malheur de ma vie.

PIERRE.— Moi... mon garçon!

BIGOT.— Si j'avais de l'instruction... je serais peut-être clerc d'huissier!

PIERRE.— Ah! dame!... j'ai fait ce que j'ai pu... j'tai élevé avec mon travail... j'tai mis en état dans les mains... et j'croisais pas qu'un jour... tu me le reprocherais..

BIGOT.— Voulez-vous bien vous taire... (*Lui prenant la main*) ou j'vas me fâcher... vous m'avez mal compris.

PIERRE.—Si... si... tu voudrais t'être un Monsieur... te rouler dans l'Elbeuf... Eh! moi n'ai pas l'air Dieu!... si l'bonheur est queuque part!... c'es grandement. peut-être, moins souvent, sous l'habit que sous la n'durerait pas. blouse!... ah! que tu tiens bien d'ta mère... vienne ma der toi... qui aimait tant les fanfreluches... il est tout!... qu'ur vrai qu'elle était modisse. val... je reco

BIGOT.—Vous n'men voulez pas, p'pa? une vieillesse.

PIERRE, *lui serrant la main.*—Eh! non garne rentes... gran ment... (*En sortant par le fond.*) Allons... vien la charité publ vite...

BIGOT.—Voilà j'prends mes outils! elle excite la i à vous... Pris

SCÈNE VII.

BIGOT, PLANTEROSE.

BIGOT, *en ramassant des outils devant la boutique du marchand de vins. (A lui-même.)* Eh bien! oui, là! j'ai des rêves de dessous de pieds P pauvre père.... T' m'dit: N' touche pas à ça... c'est mauvais... parce qu'i n'peut pas me le donner... PLANTEROSE

PLANTEROSE, *qui a écouté la fin de la scène précédente, et s'est avancé vers Bigot.*—Mon garçon... Je ne donne à quoi vous servirait d'être c'que vous n'êtes PLANTEROSE

BIGOT.—Tiens!... à faire enrager ceux qui ten le cachet sont c' que j' suis! BIGOT, à Pl

PLANTEROSE.—Voilà le monde! encore un queur qui n'est songe aux autres avant de songer à lui!... celui-là, faut l

BIGOT, *le regardant de la tête aux pieds.*— PLANTEROSE! vous n'avez jamais songé qu'à vous... dites donc philanthrope! ça ne vous a guère profité! me semble i

PLANTEROSE.—Qu'en sais-tu?... parce que je
n'ai pas l'air d'un millionnaire!... j'ai vécu...
largement. largement... j'savais bien qu'ça
n'durerait pas... est-ce que la vie est éternelle!...
viennne ma dernière heure... bonsoir... j'connais
tout!... qu'une heureuse veine m'arrive... à che-
val... je recommence... que le sort m'accorde
une vieillesse... que je ne désire pas... j'ai des
rentes... grand-livre du carrefour... banque de
la charité publique.

BIGOT.—Eh bien!... voilà de la franchise...
elle excite la mienne... quand je vous donnerai,
à vous... Pristi.... comme le baromètre mon-
tera....

PLANTEROSE, *haussant les épaules*.—Est-ce que
c'est à vous autres qu'on demande!....

SCÈNE III.

PLANTEROSE, VILLEBRUN.

PLANTEROSE, *à Villebrun qui arrive*.—La cha-
rité s'il vous plaît?...

VILLEBRUN, *s'arrêtant et le regardant en face*.—
—Je ne donne pas à la paresse... travaille, si tu
veux vivre.

PLANTEROSE, *à part*.—Des leçons à papa, com-
ment le cachet?...

BIGOT, *à Planterose*.—Mazette... v'là un Mon-
neur qui n'est pas tendre! Il ne vous paie pas...
celui-là, faut l' citer devant le juge de paix...

PLANTEROSE, *à lui-même*.—J'suis tombé sur un
philanthrope!... (*Bigot sort par le fond*). Mais
me semble reconnaître cette voix.

SCÈNE IX.

PLANTEROSE, VILLEBRUN, M. BERNIER, LÉON.

ROQUEFEUIL

M. BERNIER, à Léon, en sortant de l'église.— Viens vite... sortons avant la foule... (En voyant Villebrun et à part.) Ah! monsieur Villebrun!... notre propriétaire. (Il laisse tomber son livre de messe.)

PLANTEROSE, devant le livre de messe, et pas dans sa poche.)

VILLEBRUN, se trouvant en face de M. Bernier.— Ah! c'est vous, monsieur?

ROQUEFEUIL, Que de tant dû, bien av

BERNIER, avec une sorte d'effroi.— Oui, monsieur, oui.

de bonnes et se

VILLEBRUN.— Monsieur... demain, c'est la fin du mois, et...

aterai donc ri

BERNIER, vivement et bas.— C'est bien, Monsieur, je serai prêt...

PLANTEROSE, un! que j'ai

VILLEBRUN, saluant et entrant dans l'église.— J'y compte.

VILLEBRUN, inc renoncé a

PLANTEROSE, se trouvant devant Villebrun et à part.— Ah! Villebrun!

ROQUEFEUIL, nte de Roqu

LÉON, à M. Bernier.— Grand-père... n'est-ce pas le propriétaire de la maison que nous habitons?

PLANTEROSE, tromper! (É us plaît?

BERNIER.— Oui.

VILLEBRUN.—

LÉON.— Et, que te disait-il?

PLANTEROSE.—

M. BERNIER.— Mais... rien...

bas).— La c

LÉON.— Comme tu es troublé... on dirait qu'il y a des larmes dans tes yeux.

VILLEBRUN, i

BERNIER.— Quelle idée... des larmes... Ah par exemple... tu es fou, Léon... Mais viens donc!... viens donc. (Ils sortent.)

PLANTEROSE, chapeau.—] us plaît. (Vil ose, lui jette u

retourne. Vil ep d'œil à Pl

ix.

SCÈNE X.

BERNIER, LÉON.

ROQUEFEUIL, PLANTEROSE, puis VILLEBRUN.

de l'église.— PLANTEROSE, à part. — Villebrun !... (*Aper-*
.. (*En voyant devant le livre de messe.*) Tiens... un livre de
Villebrun !... messe, et pas d'adresse... au greffe... (*Il le met*
son livre de dans sa poche.)

le M. Bernier. ROQUEFEUIL, à part, en entrant, avec agi-
ation.— Que de pauvres diables, dans leur colère,
ont dû, bien avant moi... dire sur les huissiers,
Oui, monsieur, de bonnes et savantes choses !... je ne leur sou-
haiterai donc rien de plus, ni... rien de moins !

in, c'est la fin PLANTEROSE, à part, en voyant Villebrun.—Ville-
brun ! que j'ai tant cherché !

rien, Monsieur, ROQUEFEUIL, saluant. — Monsieur Villebrun.

ans l'église.— VILLEBRUN, à Roquefeuille.— Mais vous avez
ne renoncé au monde ! On ne vous voit plus.

Villebrun et à ROQUEFEUIL.— J'ai perdu mon père... M. le
nte de Roquefeuille !...

ère... n'est-ce PLANTEROSE, à part.— Voyons donc... on peut
que nous habi- tromper ! (*Haut et s'avançant.*) La charité, s'il
us plaît ?

VILLEBRUN.— Au large, vagabond...

PLANTEROSE.— se mettant en face de Villebrun,
(bas).— La charité, monsieur Villebrun ?...

VILLEBRUN, à part, stupéfait.— Planterose !

on dirait qu'il PLANTEROSE, s'inclinant devant lui et lui tendant
chapeau.— La charité, mon bon Monsieur, s'il
larmes... Ah as plaît. (*Villebrun après avoir regardé Plan-*
... Mais vien se, lui jette une pièce de cinq francs, Roquefeuille
t.) retourne. Villebrun s'éloigne non sans jeter un
p d'œil à Planterose qui ne le quitte pas des
cc.

ACTE TROISIÈME.

Les pauvres en habit noir.

Un intérieur : mobilier modeste.

SCÈNE I^{re}.

ANDRÉ, LÉON, BIGOT.

BIGOT, *collant du papier au mur et chantonnant.* — O bel ange, ma Lucie !... (*S'arrêtant et toussant.*) Mon baryton est égratigné.

ANDRÉ, *en entrant.* — Comment Bigot... tu n'as pas encore fini ?

BIGOT. — V'là qu'ça s'avance m'sieu André. (*Rechantant.*) O bel ange, ma Lucie.. (*Il toussé.*) Mon diamant devient du strass.

ANDRÉ, *qui a regardé Léon assis et travaillant.* — Sais-tu que tu peins très bien... toi...

LÉON, *souriant.* — Je le sais bien... Tu t'aperçois aujourd'hui ! Oh ! les frères !

ANDRÉ. — Tiens... qu'est-ce qui a donc acheté un journal ici ?...

BIGOT. — C'est à moi... c'est le journal de mon patron... J'lui pince quand il l'a lu... comme je m'abonne !... ça ne ruine pas !

ANDRÉ, *lisant.* — Mercredi dernier, une magnifique représentation a eu lieu au Grand-Opéra.

BIGOT
ANDRÉ
L'Opéra-Comique
BIGOT
LÉON.
ANDRÉ
Français
due de n
BIGOT
ANDRÉ
BIGOT
ANDRÉ
trancher
doute, n
airs aus
ment tu
BIGOT

n'est pas
ANDE
père et
BIGOT
ore, j'a
te prer
mateu
ANDRÉ
le mêm
ANDRÉ
oi...
BIGOT
merais
vous an
est-ce q

BIGOT.—Ah ! oui... J'y ai été...

ANDRÉ, *lisant*. — Diantre ! (*Lisant*.) Hier à l'Opéra-Comique...

BIGOT.—J'y étais...

LÉON.—Aussi !...

ANDRÉ, *lisant*.—Demain... à la Comédie-Française pour la rentrée si impatiemment attendue de mademoiselle...

BIGOT, *vivement*.—J'y serai.

ANDRÉ.—Ah ça tu vois donc tout ?

BIGOT.—Ah ça ! vous ne voyez donc rien ?

ANDRÉ.—Ma foi, mon cher garçon, je t'avouerais franchement que notre position, honorable, sans doute, mais modeste, ne nous permet pas des plaisirs aussi coûteux... et j'ignore vraiment comment tu peux y suffire...

BIGOT.—Mon Dieu ! Je vais au paradis... ce n'est pas plus mal composé qu'ailleurs... allez.

ANDRÉ.—Je le crois bien... Mais avec mon père et mon frère...

BIGOT.—Ah ! faut y être fait !... Des fois encore, j'achète une contre-marque... et les jours de première... j'me glisse au parterre... en amateur des arts !... quand c'est bon, j'applaudis.

ANDRÉ.—Oui, mais quand c'est mauvais ?

BIGOT.—Quand c'est mauvais, j'applaudis tout le même... faut jamais décourager personne...

ANDRÉ.—Mais, tu es un gaillard fort heureux, toi...

BIGOT.—Laissez-moi donc tranquille... j'aimerais bien mieux être à votre place... si vous ne vous amusez pas, c'est que vous ne le voulez pas... est-ce que je vous crois ?

SIÈME.

habit noir.

illier modeste.

ère.

, BIGOT.

au mur et chantonna
... (*S'arrêtant et tou*
atigné.

nment Bigot... tu n'

ance m'sieu André.

ia Lucie.. (*Il touss*
trass.

éon assis et travailla

bien... toi...

sais bien... Tu t'
les frères !

st-ce qui a donc ache

c'est le journal de n
quand il l'a lu...

ça ne ruine pas !

edi dernier, une mag
lieu au Grand-Opéra.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERNIER, puis PIERRE.

LÉON.—Ah ! voici grand-père.

ANDRÉ, à M. Bernier qui entre à droite.—Qu'as-tu donc ?

M. BERNIER.—Moi, rien.

ANDRÉ, vivement.—Est-ce que tu souffres ?...

M. BERNIER.—Nullement, mon ami, Pierre n'est pas rentré ?...

PIERRE, entrant du fond.—Je rentre Monsieur.

ANDRÉ, allant à Bigot.—Mais dépêche-toi donc lambin.

M. BERNIER, bas à Pierre.—Eh bien ?

PIERRE, lui glissant une lettre.—Voilà.

M. BERNIER, lisant la lettre.—Un refus ! de gens que j'ai cent fois obligés !...

PIERRE, bas à Bernier.—Et puis on vient déposer, pour vous, en bas, dans la loge... (Le lui remettant.) ce papier timbré.

M. BERNIER, le prenant vivement.—Tais-toi.

LÉON, lui désignant le papier.—Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Grand-père.

M. BERNIER, indifféremment.—Rien, un papier insignifiant... un prospectus...

LÉON.—Ah !... avez-vous le temps de compter Pierre... Il y a au moins trois jours que je n'ai inscrit votre dépense...

PIERRE.—Quand vous voudrez, M'sieur Léon, mais j'ai de l'argent à vous remettre...

M. BERNIER, étonné.—Ah !

PIERRE.—Oh ! pas grand'chose...

LÉON.—Il est vrai que je ne m'y connais pas.

mais enfin j'entends tout le monde se plaindre...
ce que la nourriture devient hors de prix et,
chaque jour, il me semble que nos dépenses dimi-
nuent...

MAIS PIERRE.
BERNIER, *pensif*.—C'est vrai.

re.
re à droite.—Qu'as-tu
PIERRE.—Ah ! dame !... il faut savoir acheter...
BIGOT.—Et marchander surtout... c'est pas
pour vous vanter, p'pa, mais hier il a manqué de
pourvu qu'il en reste encore
dans ma boîte.

ne tu souffres ?...
mon ami, Pierre n'est
ANDRÉ, *qui parcourt le journal en riant*.—
re rentre Monsieur
mais dépêche-toi donc
aiment !
PIERRE.—Y êtes-vous, M'sieu Léon ?
M. BERNIER.—Non... c'est moi qui comptera
avec vous, Pierre....

-Eh bien ?
re.—Voilà.
LÉON.—Bon... je n'ai plus de couleurs...
re.—Un refus ! de
en sortant à gauche.)
... puis on vient d'
la loge... (*Le l*
ment.—Tais-toi.
nier.—Qu'est-ce qu'
re.
t.—Rien, un papier
BIGOT.—Ne craignez rien... La propreté c'est
en défaut....

à temps de compte
ois jours que je n'
PIERRE à Bernier.—Tenez, Monsieur, v'là la
ANDRÉ, *en sortant, emportant le journal de*
drez, M'sieur Léon
not.—Ah ! demande-moi ton journal avant de
mettre... je vais me faire une cigarette, moi.
M. BERNIER, *qui regarde la note*.—Deux pigeons,
rose... onze sous !... en vérité... c'est vingt-cinq
e m'y connais pas...
is que vous les avez payés...

PIERRE.—Oh ! Ils étaient gros comme des ma-
viettes . . .

BIGOT, *qui sortait avec le tableau, s'arrêtant.*
Quinze sous ! . . . mais vous vous trompez, p'f
c'est vingt-cinq sous que vous les avez payés . . .

M. BERNIER.—Comment ?

PIERRE.—Tu ne sais pas ce que tu dis . . .

BIGOT.—Je l'ai bien entendu . . . j'étais à côté
vous, sur mon échelle . . . (*Riant.*) Ah ! bien,
c'est comme ça que vous faites danser l'anse
panier, vous ne placerez pas grand'chose à la cai
d'épargne. (*Il sort en emportant le tableau.*)

SCÈNE III.

M. BERNIER, PIERRE.

PIERRE, *avec embarras.*—Je me suis trompé,
Monsieur . . . voilà tout . . . ça fait dix sous que
vous me redeviez . . .

M. BERNIER.—Depuis combien de temps vous
trompez-vous ainsi ? . . .

PIERRE.—Mais, Monsieur . . .

M. BERNIER.—Ne niez plus . . . J'ai tout de-
viné.

PIERRE.—Ah ! j'ai peut-être eu tort, Mon-
sieur . . . mais . . . j'ai cru que j'en avais le droit.

M. BERNIER.—Le droit ? . . .

PIERRE.—Autrefois . . . dans les temps . . . quand
j'étais si malheureux . . . après la mort de ma femme
et mon garçon si malade . . . c'est-il pas vous qu'êtes
venu à notre aide ? . . . qu'êtes cause que mon pauvre
Bigot est encore de ce monde ?

M. BERNIER.—Mais il y a des années . . .

PIERRE.—Pour le cœur d'un père, Monsieur, ça date de la veille...

M. BERNIER.—Ainsi... sur votre modique salaire ?....

PIERRE.—Mais, laissez donc, Monsieur... je ne suis pas à plaindre... est-ce que je n'ai pas des diners bourgeois... et l'igot a un bon goût ?....

M. BERNIER.—Assez....

PIERRE.—Croyez-bien....

M. BERNIER.—Vous êtes un brave et digne homme... Lorsque tout m'accable !... Quand l'amitié des uns se glace... quand la mémoire des autres se perd, que chacun me refuse.... (*Froissant la lettre que Pierre lui a précédemment remise.*) On m'ajourne indéfiniment un service qui m'enlèverait pas une ressource à ses affaires, pas une heure à ses plaisirs, vous dans l'ombre... sans cesser un instant d'être moins humble... moins soumis, sans autre espoir pour votre dévouement que celui de me le cacher toujours, vous priez sur vos pauvres journées !... Je n'en rougis pas... regardez-moi ! Votre main, Pierre... (*La main saisissant.*) Votre main... vous êtes mon maître... c'est le cœur qui élève !

PIERRE, *les larmes aux yeux.*—Ah Monsieur !... et vous me gardez, n'est-ce pas ?... Ici, j'ai mes petites habitudes...

M. BERNIER, *vivement après avoir tourné la tête* *Haut côté de la porte du fond.*—Taisez-vous !....
Taisez-vous !....

SCÈNE IV.

M. BERNIER, PIERRE, ROQUEFEUIL, puis ANDRÉ
LÉON.

ROQUEFEUIL, *entrant par la porte du fond.*
Eh ! bonjour donc, cher Monsieur Bernier !

M. BERNIER. Fabien !...

PIERRE.—Monsieur de Roquefeuil !

ROQUEFEUIL, *lui servant la main.*—Lui-même
votre troisième fils...

M. BERNIER.—Vous voilà donc de retour ?

ROQUEFEUIL.—André ne vous a donc pas
que nous sommes rencontrés hier ?...

M. BERNIER.—Aucunement.

PIERRE, *criant.*—M'sieu André... M'sieu Léon

ROQUEFEUIL, *à part.*—Diable ! Est-ce qu'on
déjà déjeuné... en jetant l'œil sur la cuisine...
fourneaux... m'ont paru... tristes !...

ANDRÉ, *entrant.*—Fabien !...

LÉON, *de même.*—Monsieur de Roquefeuil !

ROQUEFEUIL.—Moi-même... mon cher Léon

ANDRÉ.—Tu sais, mon père, il déjeune avec
nous... ?

M. BERNIER.—Ah ?...

ROQUEFEUIL.—Sans façons... ce qu'il y a
(à part.) Je disais aussi... à neuf heures
demie...

ANDRÉ.—Allons, Pierre... signalez-vous...

M. BERNIER.—André !

PIERRE.—Soyez tranquille, m'sieu André,
j'vas vous soigner ça...

M. BERNIER.—Pierre ?...

PIERRE.—Ne vous occupez donc de rien, Mo

sieur, je veux qu'ils
fants.

ROQUEFEUIL.—Eh !
appétit *(à part.)* de

PIERRE.—Au gal
connaît... *(Il sort
gaiement.)*

M. BERNIER, *à part*
mettant son chapeau
impossible ! encore
coûte, il le faut ; je

LÉON.—Où vas-tu

ROQUEFEUIL.—V

M. BERNIER.—O
viens... *(Il sort par*

ROQUEFEUIL

ROQUEFEUIL, *s'aj*
mon cher Léon, fais
ture ?

LÉON, *lui montr*
trouvez-vous cette fi

ROQUEFEUIL.—Ch

ANDRÉ, *riant.*—L

ne parle plus à Fab

nant... tu sais que
Roquefeuil... Ça n

chez nous... à notr
un capitaliste...

ROQUEFEUIL.—M
te comble à ton hosp
mes propriétés... de

sieur, je veux qu'ils déjeunent bien, moi, ces enfants.

ROQUEFEUIL.—Et vite... papa Bigot, j'ai un appétit (*à part.*) de quinze heures.

PIERRE.—Au galop... gourmand... on vous connaît... (*Il sort. André le suit en le poussant gaiement.*)

M. BERNIER, *à part, prenant son pardessus et mettant son chapeau.*—Oh ! cette existence-là est impossible ! encore une demande, quoi qu'il m'en coûte, il le faut ; je la ferai.

LÉON.—Où vas-tu donc, grand-père ?

ROQUEFEUIL.—Vous sortez ?

M. BERNIER.—Oui, dans un instant, je reviens... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE V.

ROQUEFEUIL, LÉON, puis ANDRÉ.

ROQUEFEUIL, *s'approche de Léon.*—Eh bien mon cher Léon, faisons-nous toujours de la peinture ?

LÉON, *lui montrant sa peinture.*—Comment trouvez-vous cette fleur, Fabien ? (*André entre.*)

ROQUEFEUIL.—Charmante.

ANDRÉ, *riant.*—Léon, tiens-toi pour averti !... ne parle plus à Fabien qu'avec respect, maintenant... tu sais que c'est monsieur le comte de Roquefeuil... Ça me flatte, moi... de recevoir chez nous... à notre table... un gentilhomme... un capitaliste...

ROQUEFEUIL.—Mon bon ami, si tu veux mettre le comble à ton hospitalité, ne me parle jamais de mes propriétés... de mes capitaux... ça m'agace...

ANDRÉ.—Par exemple !... voilà une originalité

ROQUEFEUIL.—Est-ce que tu me crois assez stupide pour tirer vanité de moellons... ou de paraturages ?... Il faut laisser cela aux parvenus !

LÉON.—Bien pensé !...

ROQUEFEUIL.—Le premier capital, c'est celui du cœur... et de ce côté-là... je ne crains personne.

ANDRÉ... Oh !... oh !... quelques bonnes petites rentes ne gâtent rien...

ROQUEFEUIL.—Certainement... mais ça peut influencer... égarer les idées ; et je te prie de penser que ce n'est pas cela qui m'inquiète... je connais mon caractère ?... eh ! mon Dieu ! dans la vie... riches ou pauvres... il y a du bonheur pour tout le monde !...

ANDRÉ.—Ce sont les rentiers qui répandent ce bruit... là ! crois bien, au moins, que je ne suis pas jaloux de ta position.

ROQUEFEUIL.—Tu aurais tort.

ANDRÉ.—En fait d'argent, mon cher... je suis au moins aussi indifférent que toi... je n'ai même jamais demandé à notre aïeul ce que nous avions... que m'importe plus ou moins de médiocrité... et cependant, il m'est quelquefois arrivé de désirer la richesse... pour toi, mon petit frère.

LÉON.—Et moi pour toi, mon frère...

Bast !... nous avons le nécessaire... le travail me donnera le superflu...

ROQUEFEUIL, à part.—O argent maudit ! si je n'avais rien encore !... mais j'ai trop ! j'ai des dettes. Ce matin encore, cette signification... quel déluge de papier timbré... je suis trempé !... (Haut). Dis donc, puis-je me livrer, dans ta chambre, à quelques pattes de mouche ?

ANDRÉ.—Par
ROQUEFEUIL,
Allons ! de l'éloq
inspire-moi, ô A

VILLEBRUN,
C'est bien ici ?

ANDRÉ.—Qu
VILLEBRUN.—
tement.

ANDRÉ.—Mc
l'attendre.

VILLEBRUN.
vous, dire le n
immeuble m'a
qu'il paraît d
gérer mes prop
détails... pou
intervenant d
d'affaires et m

ANDRÉ.—Al

VILLEBRUN.
cheuses... cor
vouloir... et
été en pure pe

ANDRÉ.—M

sieur.

VILLEBRUN.
cune de ses pr

ANDRÉ.—C

ANDRÉ.—Parbleu ! tu es ici chez toi.

ROQUEFEUIL, *en sortant à droite et à part*—
Allons ! de l'éloquence... du cœur... des larmes...
inspire-moi, ô Apollon... c'est pour mon huissier...

SCÈNE IV.

ANDRÉ, VILLEBRUN.

VILLEBRUN, *entrant par le fond, et à part*.—
C'est bien ici ?

ANDRÉ.—Que désirez-vous, Monsieur ?

VILLEBRUN.—Parler au locataire de cet appartement.

ANDRÉ.—Mon grand-père est absent... veuillez l'attendre.

VILLEBRUN.—Impossible... mais je peux à vous, dire le motif de ma visite. Monsieur, cet immeuble m'appartient... vous l'habitez à ce qu'il paraît depuis quelques années... je fais gérer mes propriétés... et ne m'occupe pas de ces détails... pourtant j'ai dérogé à mes habitudes en intervenant dernièrement entre mon homme d'affaires et monsieur Bernier.

ANDRÉ.—Ah !... après, monsieur ?

VILLEBRUN.—J'ai empêché des extrémités fâcheuses... comptant sur sa bonne foi... son bon vouloir... et malheureusement, jusqu'ici, cela a été en pure perte.

ANDRÉ.—Mais je ne vous comprends pas, Monsieur.

VILLEBRUN.—Monsieur Bernier n'a tenu aucune de ses promesses.

ANDRÉ.—Comment ?

VILLEBRUN.—Hier encore, il m'a positivement promis... je viens... et il est justement sorti... je veux bien le croire... mais, vraiment, c'est jouer de malheur!... Quelle que soit mon obligeance, Monsieur, elle a des bornes, et je vous prévient qu'en sortant d'ici... je vais donner l'ordre de continuer les poursuites...

ANDRÉ.—Quelles poursuites? mais grand-père vous doit donc quelque chose?

VILLEBRUN.—Eh! monsieur, plus d'une année de loyer...

ANDRÉ.—Oh! mon Dieu!...

VILLEBRUN.—Comment, vous ignoriez cela?... vous êtes pourtant en âge, Monsieur, de vous occuper de vos affaires.

ANDRÉ.—Oh! mais c'est impossible!

VILLEBRUN.—Je le voudrais, Monsieur, pour vous... comme pour moi... Dites à votre aïeul, que je lui accorde jusqu'à ce soir... qu'il donne un à-compte... et qu'il prenne des époques sérieuses pour le reste... Enfin, qu'il fasse preuve de bonne volonté... ou sans cela... il sera poursuivi...

ANDRÉ.—Monsieur!

VILLEBRUN.—Oh! voilà mon dernier mot... je n'ai pas envie de perdre... vous concevez... Ah! l'insupportable chose que d'être propriétaire. (*Il sort.*)

SC

AN

Grand-père, des de l'ignorais!... Cela doit être... pourquoi veux savoir maintenant, l'ouvrant et sers... Quels sont-ils aisie!... (*Fouillant rien... plus rien... les reconnaissances désespoir.*) La ruine père... mon pauvre

SC

ANDRÉ, E

BIGOT, entrant de certainement, et j'crois ou au p'tit m'sieu.

ANDRÉ.—Quoi en

BIGOT.—M'sieu (*Planterose.*) ce pauvre

ANDRÉ.—Parlez.

PLANTEROSE.—Monsieur que c'est... hier, à Étienne-du-Mont... ceux qui ont beau messe... on m'a c messieurs... qui h viens savoir si c'est

SCÈNE VII.

ANDRÉ, *seul*.

Grand-père, des dettes.... des poursuites... et l'ignorais!... Cela est donc... Eh! oui, cela doit être... pourquoi serait venu cet homme! oh! Grand-père, veux savoir maintenant!... *Courant à un secrétaire, l'ouvrant et prenant des papiers.*) Ces papiers... Quels sont-ils?... des sommations... une aïeule!... *(Fouillant dans un autre tiroir,)* Et rien... plus rien... ni argent... ni bijoux... ah! les reconnaissances du Mont-de-Piété... *(Avec désespoir.)* La ruine!... la ruine!... ô grand-père... mon pauvre grand-père.

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, BIGOT, PLANTEROSE.

BIGOT, *entrant du fond avec Planterose.* Mais certainement, et j'crois bien qu'c'est au bonhomme ou au p'tit m'sieu.

ANDRÉ.—Quoi encore?... . . . je

BIGOT.—M'sieu André, c'est.... *désignant Planterose.*) ce pauvre diable qui vient demander... Ah!

ANDRÉ.—Parlez... *(Bigot sort par le fond.)* e. (Il

PLANTEROSE.—Mon Dieu! Monsieur, voilà ce que c'est... hier, à la porte de l'église Saint-Etienne-du-Mont..... où je demande un peu à ceux qui ont beaucoup, j'ai trouvé ce livre de messe.... on m'a dit, que c'était peut-être à des messieurs.... qui habitent cette maison.... et je viens savoir si c'est vrai....

BIGOT, *rentrant avec le tableau.*—Maintena (Haut.) Qu'est-ce
te voilà propre comme un sou... j'vas te r Ah! qu'on vous
crocher, mon bonhomme. (Il monte sur chaise et accroche le tableau.)

ANDRÉ, *qui a pris et examine le livre.*—Oui, je...
livre appartient à mon aïeul.

PLANTEROSE, —Tant mieux... on tient à
choses-là...

ANDRÉ.—C'est son livre de mariage.

PLANTEROSE, *tendant la main.*—Vous ne m'o
blierez pas, n'est-ce pas, Monsieur ?

ANDRÉ, *à part, après s'être fouillé.*—Ah !...
rien... rien... hier, après ce déjeuner... j'ai jo
et j'ai perdu.

BIGOT.—Est-ce bien comme ça, m'sieu André ?
est-il droit le tableau ?...

PLANTEROSE, *qui a jeté machinalement les yeux*
sur le portrait, reculant avec stupeur.—Ah !...
mon Dieu !... (Avec agitation.) Monsieur ! Mon
sieur !... quel est ce portrait ?

ANDRÉ, *avec surprise.*—C'est... celui de mon
père...

PLANTEROSE, *avec surprise.*—Son père. (Haut.)
Vous êtes...

ANDRÉ.—André Bernier.

PLANTEROSE, *à part.*—Bernier... oui c'est bien
ce nom-là !... et ce jeune homme a les traits, le
regard de l'autre...

ANDRÉ.—Auriez-vous connu mon père ?

PLANTEROSE.—Non... non... au premier
abord... on croit... comme ça...

BIGOT.—Eh ! alors vieux radoteur, on ne
pousse pas des hélas ! à faire tressaillir les gens
(à lui-même.) Il m'a flanqué un soubresaut !...

(Haut.) Qu'est-ce
Ah! qu'on vous
ANDRÉ.—Mon

PLANTEROSE, ?
ANDRÉ.—Com
PLANTEROSE.—
BIGOT, *riant.*
cinq avez-vous d
PLANTEROSE,
—Son fils !... c'

AND

ANDRÉ.—C'es
trait... il a tr
pourquoi?... et
père.

M. BERNIER,
jetant avec déses
Refusé... toujo
quand cet homm

ANDRÉ, *redesc*
M. Bernier.—Il

M. BERNIER.—
ANDRÉ.—Qu'
grand père ?

M. BERNIER,
resté ouvert.—A
nos dernières res

ANDRÉ.—Et
fants ?...

—Maintena (Haut.) Qu'est-ce que vous attendez encore....
j'vas te r Ah! qu'on vous donne...

Monte sur ? ANDRÉ.—Mon Dieu pour ce livre de messe...
je...

ivre.—Oui, PLANTEROSE, *vivement*.—Je ne veux rien...

tient à e ANDRÉ.—Comment?

re. PANTEROSE.—Rien... rien...

ous ne m'c BIGOT, *riant*.—Diable!... sur quel chiffon de
cinq avez-vous donc marché?

—Ah!... PLANTEROSE, *à part en sortant par le fond*.

... j'ai jo —Son fils!... c'est son fils!... *Bigot le suit*.

SCÈNE IX.

ANDRÉ, puis M. BERNIER.

ent les ye ANDRÉ.—C'est étrange!... à la vue de ce por-
r.—Ah!.. trait... il a tressailli... oui, je l'ai vu pâlir...
leur! Mo pourquoi?... et il dit n'avoir pas connu mon
père.

lui de mo M. BERNIER, *entrant par la porte du fond et*
jetant avec désespoir son paletot et son chapeau.—
e. (Haut) Refusé... toujours... mon dernier espoir!.. et
quand cet homme viendra.....

c'est bie ANDRÉ, *redescendant la scène et se montrant à*
s traits, l M. Bernier.—Il est venu, grand-père!

e ? M. BERNIER.—André!

premie ANDRÉ.—Qu'avons-nous d'argent à la maison,
grand père?

; on ne M. BERNIER, *regardant le secrétaire qui est*
les gens *resté ouvert*.—Ah!.. tu sais tout... eh bien! oui...
saut!.. nos dernières ressources sont épuisées!...

ANDRÉ.—Et vous n'avez jamais dit à vos en-
fants?...

M. BERNIER.—J'ai gardé tous les chagrins, afin de vous les épargner ! . . .

ANDRÉ.—Mais votre petit-fils était un homme !

M. BERNIER.—Je le sais, mon cher André, mais cette lutte . . . de chaque jour, t'aurait détourné de ton travail . . . l'inquiétude . . . cela tue ! . . . A ton âge l'insouciance et la gaieté sont les premières conditions de la vie . . . Aux besoins du présent tu aurais voulu sacrifier ton avenir ! . . . jamais tu as marché . . . calme, tranquille . . . heureux . . . tu touches au but . . . qu'importe si j'ai souffert !

ANDRÉ.—Et vous espérez me cacher cette horrible existence ?

M. BERNIER.—Je ne l'espérais ni ne le voulais pour mon fils . . . Je croyais pouvoir arriver jusqu'à ce moment où je t'aurais dit : André, pour te faire ce que tu es, j'ai tout sacrifié, nourris ton grand-père, c'est à ton tour !

ANDRÉ.—Mais Léon, mon frère, vous lui avez laissé ignorer ?

M. BERNIER.—Comme à toi, mon enfant.

ANDRÉ, *lui serrant les mains*.—Ah ! grand-père . . . pourrais-je jamais payer toutes vos souffrances ! et ne valait-il pas mieux faire un artisan de votre petit-fils ! . . .

M. BERNIER.—Toi . . . mon André . . . mon petit-fils chéri . . . la joie, l'orgueil de ton grand-père . . . cette fortune qu'il poursuivait sans cesse dans de périlleux voyages . . . c'était pour toi et ton frère . . . pour vous rendre à tous deux l'existence plus douce, et plus facile ! La mort le frappa loin de nous. Ta pauvre mère, accablée par ce coup mourut bientôt, sans pouvoir accomplir sa tâche . . . Restait la mienne ! votre éducation . . .

terminai brilla
pôte . . . c'est la
nt dans le som
on a perdu . . .
prêt . . . j'ai bien
ANDRÉ.—Vous av
taire votre raiso
e pensé de mêm
Mais Dieu f
le vêtement du
rier.

chagrins, a terminai brillante... victorieuse... coûte
it un homme nt dans le sommeil, André, les êtres chers
r André, ma on a perdus... Que ton père vienne... je
it détourné prêt... j'ai bien agi!
e! ... A DRÉ.—Vous avez écouté votre cœur... et
les premier taire votre raison... moi aussi, peut être,
du présent e pensé de même?... merci, grand-père,
... jamais... Mais Dieu fasse que je ne regrette pas
heureux. le vêtement du surnuméraire la blouse de
i souffert vrier.
er cette ho

e le voulais
er jusqu'a
r te faire o
ton grand

us lui ave

ant.
! grand
vos souf
n artisan

mon pé
pauvre
ns cesse
r toi et
x l'exis
frappa
par ce
plir sa
ion...

ACTE QUATRIÈME.

(PREMIER TABLEAU).

LES MAUVAIS RICHES

Le salon de Villebrun.

SCÈNE 1^{re}.

VILLEBRUN, JOSEPH, puis PLANTEROSE

On sonne à la porte.

JOSEPH, *en sortant, se heurte à Planterose et ouvre la porte.*— Mais je vous ai déjà dit Monsieur n'était pas visible...

PLANTEROSE, *l'écartant de la main.*— Vous saviez pas ce que vous disiez... puisque vous !

VILLEBRUN.— Planterose !... (*Au domestique*) Sortez...

PLANTEROSE. — Sortez, Labranche. (*Le domestique sort par le fond.*)

VILLEBRUN, *à part.*— Lui... ici ?

PLANTEROSE. — Je vous demande bien pardon de ne pas être venu plus tôt... j'savais pas votre adresse... mais quand on cherche... on trouve et me v'là !

VILLEBRUN.— C
as doute...
PLANTEROSE, à
naturel... j'ai
villebrun... je n
viens pour rend
demander un...
choses qui s'oublie
à mémoire.
VILLEBRUN.— V
PLANTEROSE, r
vous !... les pas
J'en ai eu pour si
été aux eaux, quo
de gêne en mis
VILLEBRUN.— C
PLANTEROSE.—
vous... j'ai essay
place de caissier !
nement !... mer
capitiaux... si j'
renconté plus tôt
terre !... où dia
sement, qu'il n'y
ça ! j'espère que
porté ?...
VILLEBRUN.— A
PLANTEROSE.—
pas ?
VILLEBRUN.— J
PLANTEROSE.—
ment... Là !...
mettre sur la voie
ler... ce n'est pa

VILLEBRUN.—Que voulez-vous?... des secours
en doute...

PLANTEROSE, à part.—Le physique change...
naturel... jamais! (*Haut.*) Holà, Monsieur
villebrun... je n'ai pas encore tendu la main...
viens pour rendre un service... et non pas en
amander un... Dans les affaires... il y a des
choses qui s'oublient... Et je viens vous rafraîchir
la mémoire.

VILLEBRUN.—Vous... vous... si bas!

PLANTEROSE, revenant à lui.—Que voulez
vous!... les passions!... on n'est pas parfait?...
J'en ai eu pour six mois de votre argent!... j'ai
été aux eaux, quoi!... j'ai pincé du tapis vert!...
et de gêne en misère... je traîne la guenille...

VILLEBRUN.—On se relève par le travail!...

PLANTEROSE.—Vous m'amusez beaucoup...
vous... j'ai essayé... allez!... j'ai cherché une
place de caissier!... on m'a demandé un caution-
nement!... merci... pour compromettre mes
capitaux... si j'en avais eu... si je vous avais
renconté plus tôt encore... j'abien remué ciel et
terre!... où diable vous cachez-vous? Heureu-
sement, qu'il n'y a pas de temps de perdu!... Ah
ça! j'espère que vous vous êtes toujours bien
porté?....

VILLEBRUN.—Au fait, que me voulez-vous?

PLANTEROSE.—Ah! vous ne vous en doutez
pas?

VILLEBRUN.—Je n'en ai aucune idée!

PLANTEROSE.—Ah! que c'est bizarre... vrai-
ment... Là!... voyons... alors je vais vous
mettre sur la voie... Ce dont je veux vous par-
ler... ce n'est pas de votre faillite... qui s'est

bien arrangée, du reste, à ce que j'ai app
vous avez racheté vos créances en-dessous n
vous vous êtes fait réhabiliter.. et vous av
commencé les affaires à Paris.. bien trava
une chaire à Brest!... un diplôme à Toulo
VILLEBRUN, avec fureur.—Assez! assez!
PLANTEROSE.—Pardon.... c'est vrai...
tort... s'il y avait des témoins... vous pou
me faire un procès!... et j'aime pas les te
naux!... (*Brusquement.*) Ah ça!... voyon
terminons vite... j'ai mes affaires aussi... me
je dine en ville!....

VILLEBRUN.—Quoi donc? je vous écoute...
PLANTEROSE.—Ah ça! est-ce que vous cre

que j'avais vous raconter, c'que vous s
aussi bien que moi..... L'homme de
deux, qu'est mort... chez vous d'un coup
sang, il y a quinze ans.... et à qui vous a
raffé deux cent cinq mille francs... qui n'ont
figuré dans votre faillite... m'fait ma part.
voilà!... vous allez peut-être dire qu'vous m'a
donné vingt mille francs... Allons donc...
c'étaient des épingles i....

VILLEBRUN.—Votre mémoire vous sert m
monsieur Planterose.. personne n'est mort ch
chez moi... personne ne m'a fait un dépôt
deux cent cinq mille francs.

PLANTEROSE.—J'ai le reçu!... Règle généra
il ne faut jamais rien laisser traîner.

VILLEBRUN, terrifié.—Ah! (*Se remettant.*) So
donc!... Après... entre vos mains... ce re
n'a pas de valeur.

PLANTEROSE.—C'est vrai!....

VILLEBRUN.—Q
présenter... les hér
PLANTEROSE.—Il
VILLEBRUN.—Et
PLANTEROSE,—C
VILLEBRUN, s'ou
in nom?

PLANTEROSE.—A
te souviens... pen
comptait les bill
monsieur Villebrun.

VILLEBRUN, hors
PLANTEROSE.—C
de Bordeaux!

JOSEPH, annonça
PLANTEROSE, à p
un qui vient à prop
bras!

VILLEBRUN,

VILLERRUN, trou
lez vous?... parlez
tique est sorti. Plant
ANDRÉ, s'approch
gné de Planterose.—
nos meubles....

VILLEBRUN.—C'é
ANDRÉ.—Je ne le
PLANTEROSE, à p
gnant Villebrun.) (C
cier. (*Désignant An*
débitteur!

que j'ai app
en-dessous n
et vous av
bien trava
ne à Toulo
z ! assez !
est vrai...
vous pou
pas les te
... voyon
aussi... m

VILLEBRUN. — Qui pourrait seulement me le présenter... les héritiers... et il n'y en a pas !

PLANTEROSE. — Il y en a !

VILLEBRUN. — Et ils se nomment ?

PLANTEROSE. — Comme le père, parbleu !

VILLEBRUN, s'oubliant. — Eh ! ai-je jamais su son nom ?

PLANTEROSE. — Ah ! c'est ma foi vrai... je ne me souviens... pendant que je rédigeais ce reçu... comptait les billets de banque... A bientôt, monsieur Villebrun.

VILLEBRUN, hors de lui. — Où vas-tu ?

PLANTEROSE. — Causer avec le fils de l'homme de Bordeaux !

JOSEPH, annonçant. — Monsieur André Bernier.

PLANTEROSE, à part. — Lui ! eh bien ! en voilà un qui vient à propos... Je n'ai qu'à étendre le bras !

SCÈNE II.

VILLEBRUN, PLANTEROSE et ANDRÉ.

VILLERRUN, troublé et brusquement. — Que voulez-vous ?... parlez ! parlez vite... (Le domestique est sorti. Planterose s'est retiré à l'écart.)

ANDRÉ, s'approchant de Villebrun qui s'est éloigné de Planterose. — Monsieur, vous avez fait saisir nos meubles...

VILLEBRUN. — C'était mon droit !

ANDRÉ. — Je ne le conteste pas.

PLANTEROSE, à part. — Justice du sort. (Désignant Villebrun.) C'est celui-ci qui est le créancier. (Désignant André.) Et c'est celui-là qui est le débiteur !

ANDRÉ.—Mais au nombre des objets que la loi ne nous permet pas d'emporter, se trouve le portrait de mon père... je viens vous prier de vouloir bien nous abandonner cette toile, sans valeur pour vous, Monsieur, mais d'un grand prix pour une famille.

VILLEBRUN.—Soit, emportez...

ANDRÉ.—Merci, pour mon aïeul... et pour mon frère...

PLANTEROSE, *s'avançant*.—Bien, jeune homme, bien! (*A part.*) On a beau n'avoir pas beaucoup de cœur, ça fait plaisir d'en trouver chez les autres.

ANDRÉ, *à part*.—Cet homme... c'est celui qui a rapporté le livre de messe!...

PLANTEROSE.—Il est beau... ce portrait... je l'ai vu... vous vous souvenez?... noble et franche figure que celle de votre père... l'œil loyal, comme le vôtre, le regard ferme et calme de marin... (*Mouvement de Villebrun.*) à ce qu'il m'a semblé... du moins... d'après son costume.

ANDRÉ.—Oui, mon père était capitaine au long cours!...

PLANTEROSE.—Belle profession!... la lutte avec le ciel... l'eau... le feu!... On ne meurt pas dans son lit!... soit!... la tempête!... c'est un champ de bataille!

ANDRÉ.—Mon père, Monsieur, n'a pas eu ce triste avantage... De retour des Antilles... il est mort... misérablement... loin des siens... la nuit... frappé d'un coup de sang... dans une rue déserte de Bordeaux.

VILLEBRUN, *à part, avec terreur*.—Ah! ces traits... ce regard.

PLANTER
sieur Villet
tique parati

VILLEBR
Nous avons

PLANTER

VILLEBR

terminer d'

ANDRÉ, '

VILLEBR

tique.) Mei

soyez à ses

PLANTEE

en négligé.

VILLEBR

PLANTEE

Ce jeune h

l'avez enfi

vous?... l

votre aise

papier...

domestique

VILLEB

trouvé du

que prude

m'afflige..

du travail

veux vous

ANDRÉ.

PLANTEROSÉ.—Que malheur.... hein... mon
sieur Villebrun?... (*Villebrun sonne, le domes-
tique paraît.*)

VILLEBRUN. — Cher monsieur Planterose..
Nous avons beaucoup à causer tous les deux.

PLANTEROSÉ.—Bath!.... vous croyez?.....

VILLEBRUN.—Permettez-moi, je vous prie, de
terminer d'abord avec Monsieur.

ANDRÉ, *à part*.—Que peut-il me vouloir ?

VILLEBRUN.—Et en attendant.... (*Au domes-
tique.*) Menez monsieur Planterose au buffet... et
soyez à ses ordres....

PLANTEROSÉ.—Non... vraiment... moi qui suis
en négligé... qui suis venu.... en voisin.

VILLEBRUN.—Je vous en prie.

PLANTEROSÉ, *allant à Villebrun à voix basse*.—
Ce jeune homme c'est le fils... de l'autre, vous
l'avez enfin deviné. Maintenant que prétendez-
vous?... le questionner encore?... Soit... à
votre aise!... mais prenez garde.... j'ai le
papier... (*Haut.*) Conduisez-moi, Lafleur. (*Le
domestique sort à gauche. Planterose le suit.*)

SCÈNE III.

VILLEBRUN, ANDRÉ.

VILLEBRUN, *agité*. — Monsieur vous m'avez
trouvé dur, impitoyable peut-être.... je n'étais
que prudent... votre position et celle des vôtres
m'afflige.... A votre âge... Avec de la volonté..
du travail.. rien n'est perdu... je peux... je
veux vous être utile...

ANDRÉ.—Ah! Monsieur...

VILLEBRUN.—Attendez... ne vous hâtez pas trop de me remercier... il faut quitter la France, l'Europe...

ANDRÉ.—Pour eux?... où n'irais-je pas!...

VILLEBRUN.—Pour longtemps, pour toujours, peut-être.

ANDRÉ.—La patrie est partout où l'on peut vivre avec honneur.

VILLEBRUN.—Bien... un de mes correspondants de l'Amérique du Sud, le plus fort comploir de Rio-Janeiro, me demande un garçon d'intelligence... je crois en vous!... Vous aurez cinq mille francs de traitement, et plus tard... un intérêt dans les affaires,

ANDRÉ.—Et il faut partir?...

VILLEBRUN.—Demain, pour le Hâvre, afin d'être au soir à bord du trois-mâts *la Belle Elisabeth*, qui fait voile à la marée... votre réponse?...

ANDRÉ.—Mais, c'est le salut, c'est la vie.. je suis prêt.

VILLEBRUN.—Disposez donc tout... Prévenez les vôtres, faites vos adieux et revenez immédiatement chercher ici vos lettres de créance et vos frais de voyage.

ANDRÉ.— Oh! Monsieur, Monsieur, pardonnez-moi... je vous avais mal jugé!

VILLEBRUN.—Eh! Monsieur, qui peut se flatter de connaître les hommes?

ANDRÉ.—Merci, Monsieur, merci, c'est à vous, que je devrai le salut des miens. (*André sort par le fond.*)

VILLEBRUN.—Lui parti... un vieillard et un enfant seuls... c'est moins à craindre! quant à

Planterose...
D'abord, qu'il
petit-fils... et
l'aîné... dans
leur trouvera
échange de leu
tique, qui en
police... à l'i
une seconde!
diant... mall
min. (*Il sort,*)

VILLEBRUN,

PLANTEROSI
au menton et
jours bonne,
quand on a l
dans sa poche-
qu'est-ce que
homme?....

VILLEBRUN,
PLANTEROSI
VILLEBRUN.
de créances...

PLANTEROSI
VILLEBRUN.

s'ouvre, deux

L'AGENT, à

VILLEBRUN,
nommé Plante
la charité pub.

Planterose... (*Courant à son bureau et écrivant.*)
D'abord, qu'il ne puisse rejoindre l'aïeul et le
petit-fils... et dès demain... après le départ de
l'aîné... dans le fond de quelque province... je
leur trouverai bien pour eux... un asile en
échange de leur travail!... (*Il sonne : au domes-
tique, qui entre.*) Va chercher des agents de
police... à l'instant... sans perdre une minute...
une seconde! (*Joseph sort.*) Ah! misérable men-
diant... malheur à qui se trouve sur mon che-
min. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

VILLEBRUN, PLANTEROSE, puis DEUX AGENTS.

PLANTEROSE, (*entrant par le fond*) une serviette
au menton et un peu gai.—Votre cave est tou-
jours bonne, m'sieu Villebrun... Ah! dame!
quand on a les moyens!... (*Il met la serviette
dans sa poche—Regardant autour de lui.*) Ah ça!
qu'est-ce que vous avez fait de mon petit jeune
homme?....

VILLEBRUN, désignant son cabinet.—Il est là!...

PLANTEROSE.—Ah! Et qu'y fait-il?....

VILLEBRUN.—Il vient me demander ses lettres
de créances.... il part demain pour l'Amérique...

PLANTEROSE.—Oh! je le verrai avant!

VILLEBRUN.—Non!.... (*La porte du cabinet
s'ouvre, deux agents entrent et s'avancent.*)

L'AGENT, à Villebrun.—Monsieur....

VILLEBRUN, désignant le mendiant.—C'est le
nommé Planterose qui vient à domicile abuser de
la charité publique... conduisez-le...

PLANTEROSE.—Où donc ça ?

VILLEBRUN.—Au dépôt de mendicité. (*Un temps.*
—*Planterose regarde Villebrun, puis retire son chapeau, s'incline devant lui.*)

PLANTEROSE, *bas à Villebrun.* — Canaille !...
L'agent fait signe à Planterose de le suivre.)

(*Changement à vue.*)

Le boulevard
la grille de
maisons ; il
terne allu
nuit penda

On entend l
venus de c
portent les
missionnai
versent la

—

ANDRÉ,
voyageurs
partez tou
votre les jo
bruit des g
Ville égoï
que pour v
richesse de
vent une c
... Partez
loin aussi,
mendiant
brun....
m'aiderait
Que faire.

(SECOND TABLEAU).

Le boulevard près du chemin de fer de l'Ouest ; au fond, la grille du chemin de fer ; à droite et à gauche, des maisons ; à la façade de l'une d'elles, on voit une lanterne allumée avec ces mots . MONT-DE-PIÉTÉ. Il fait nuit pendant tout l'acte, la neige tombe.

SCÈNE 1^{re}.

On entend la cloche du chemin de fer. Des voyageurs venus de divers côtés franchissent la grille. Les uns portent leurs bagages, d'autres sont suivis d'un commissionnaire chargé de leurs effets.—Les passants traversent la scène.)

ANDRÉ, *qui est arrivé par la droite, et a vu les voyageurs entrer au chemin de fer.*—Partez... partez tous, fuyez Paris, gouffre sans fond, qui dévore les joies et les douleurs, et ne fait qu'un seul bruit des gémissements et des chants de plaisirs ! . . . Ville égoïste où tant d'hommes ne se rassemblent que pour vivre plus isolés les uns des autres, où la richesse dort dos à dos de la misère . . . et où souvent une cloison sépare une polka . . . d'un cercueil ! . . . Partez . . . et ne revenez jamais ! . . . Je serais loin aussi, moi, sans le billet que m'a fait tenir ce mendiant et qui me met en garde contre M. Villebrun . . . Oh ! si je pouvais trouver Fabien, il m'aiderait, lui . . . mais impossible . . . disparu . . . Que faire ! . . . que devenir ! Tout engagé . . . tout

vendu !... Mais il faut vivre... et avec quoi?... Ce matin personne de nous n'a déjeuné... (*Avec violence*). Mais je veux travailler !... je ne suis pas ouvrier... c'est vrai... est-ce ma faute, mon Dieu !... Mais, comme eux, j'ai faim ! voilà plus d'un mois que je cherche... que je rôde... par les rues, les ponts, les carrefours... flairant la plus mince besogne qui semble fuir à mon approche?... et rien... rien... parmi toutes ces voix... le silence !... au milieu de cette foule le désert !... Ah ! maudit sois-tu... berceau de mes jeunes années?... Mais c'est qu'ils ne savent pas, ces hommes... car il doit y en avoir... de bons... de braves... de justes !... J'ai demandé des appointements, et on m'a répondu que j'avais encore au moins deux ans de surnumérariat à faire... Dans deux ans, je serai mort !... Le chef de bureau m'a fait observer... que ma redingote était déchirée... je n'y suis plus retourné !... Jadis, je riais, quand j'entendais dire, qu'à Paris l'on pouvait mourir de faim !... Non... cela ne doit pas être... cela ne sera pas !... courage... encore un effort... Cette adresse que l'on vient de me donner... j'irai... il est tard... n'importe !... un serrurier qui demande quelqu'un pour tenir ses livres !... Qu'il me donne quoi que ce soit... j'accepte !... Ces gens-là sont à leur aise... une avance... cela ne peut les gêner... je lui parlerai... je le prierai... ce n'est pas pour moi... mon Dieu !... mais c'est pour eux.... (*Il s'éloigne vivement*).

PLANTERO
miques, et se
min de fer.—
qui sentent
tant et avec
c'soir, il fait
à la poche !.
pour acheter
que j'te trou
v'là deux jo
v'là deux jo
ton hôtel !..
pas !... M
reaux de l'a
Il y a plus
assemblée d
facteur....
déjà tard !.
perdrai pas

BIGOT (*ar
épaules*).—G

PLANTERO
cile ?

BIGOT.—I

PLANTERO

BIGOT.—I

PLANTERO

homme ?

SCÈNE II.

PLANTEROSE, puis BIGOT.

PLANTEROSE (*tenant une boîte d'allumettes chimiques, et suivant un voyageur qui entre au chemin de fer.*—Des vraies chimiques perfectionnées, qui sentent la rose, après l'explosion.... (*s'arrêtant et avec colère*). Crasseux, va ! .. Ça n'va pas c'soir, il fait trop froid !... ça empêche de fouiller à la poche !... Si je comptais sur ce commerce là, pour acheter des Crédits-Mobiliers !... Ah ! il faut que j'te trouve, Villebrun... et j'te trouverai.... v'là deux jours que je suis sorti de... là-bas... et v'là deux jours que je rôde inutilement autour de ton hôtel !... il m'inviterait que je n'y entrerais pas !... Mais, je l'ai vu venir là... dans les bureaux de l'administration du chemin de fer.... Il y a plus d'une heure... il paraît qu'il y a une assemblée d'actionnaires... à c'que m'a dit un facteur.... ça n'peut pas tarder à finir... il est déjà tard !... faut bien qu'il sorte !... et je ne perdrai pas la porte de vue !...)

BIGOT (*arrivant en portant une malle sur ses épaules*).—Gare là-dessous... les amis !

PLANTEROSE.—Regarde donc devant toi, imbécile ?

BIGOT.—De quoi, mon agent de change ?

PLANTEROSE.—Tiens.... c'est Bigot !

BIGOT.—Le père chose !

PLANTEROSE.— Nous voyageons donc, jeune homme ?

BIGOT.—A la côte... train direct... première classe!... La peinture n'allait plus, j'mai mis portefaix. En v'là un hiver qui n'est pas commode!... Il pleut de la gelée!... et pas un pouce de détrempé!... heureusement qu'on a des épaules!

PLANTEROSE.—Mais, à la bonne heure... qu'est-ce qui t'a donc appris la philosophie... à toi?

BIGOT.—La nécessité.

PLANTEROSE.—C'est le professeur des pauvres!...
(On entend sonner la demie à l'horloge du chemin de fer).

BIGOT.—Ah! le bureau des bagages... qui ferme dans cinq minutes... faut que j' fasse enregistrer mon colis... (chargeant la malle sur ses épaules et entrant au chemin de fer).

PLANTEROSE.—Chimiques allemandes, qui sentent la rose après l'explosion, (Changeant de ton.) Mais il tarde bien... me serais-je trompé... Non... c'est bien lui que j'ai vu... s'il était parti... (En franchissant vivement la grille du chemin de fer.) Oh! je le saurai (Léon paraît à gauche un petit carton à la main).

SCÈNE III.

LÉON, seul.

Où suis-je donc!... je ne me reconnais plus... ah!... voici le chemin de fer de l'Ouest... tout droit... c'est ma route!... pourvu que ce magasin de tableaux soit encore ouvert!... je ne pouvais pas partir plus tôt... grand-père était-là!... aurait-il voulu par ce temps horrible me laisser reporter

cet ouvrage
mon travail
malheureux
on me paie
(agitation.)

VILLEBR
même).—D
sur la place

PLANTER
çant en face

VILLEBR

PLANTER
jours je suis

Miserere!

mes visites.

Ah! vous l

sans leur d

joué... ma

les atouts d

j'suis garde

mettes). J's

miques alle

rose après l

vouliez env

VILLEBR
Bernier...
PLANTER
probablemen

cet ouvrage.... et n'eût-il pas deviné que c'est mon travail de chaque nuit!.... est-ce que les malheureux ont le temps de dormir?... J'ai froid!.. on me paiera, et.... (*En sortant à droite avec agitation.*) Les boulangers ferment tard!....

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, PLANTEROSE.

VILLEBRUN (*qui sort du chemin de fer, et à lui-même*).—Demain, j'achète tout ce qu'il y a d'actions sur la place... la hausse se fait... et je revends!..

PLANTEROSE (*qui l'a suivi à pas de loup, s'avançant en face de lui*).—La charité, s'il vous plaît?..

VILLEBRUN, (*reculant*).—Planterose!

PLANTEROSE.—Moi-même, papa... Depuis deux jours je suis sorti de Saint-Denis... de ma villa Miserère!.... je rentre dans le monde... je fais mes visites... et la première est pour vous.... Ah! vous logez les gens... en garni... vous... sans leur demander leur consentement!... bien joué... mais ma revanche... Hein?... et, j'ai les atouts dans mon jeu et plus de farces, malin, j'suis gardé à carreau... (*Montrant sa boîte d'allumettes*). J'suis négociant!.... allumettes chimiques allemandes, perfectionnées, qui sentent la rose après l'explosion, un sou la boîte. Ah! vous vouliez envoyer l'un des héritiers en Amérique!..

VILLEBRUN (*à part*).—Il ne sait pas qu'André Bernier... a refusé de partir.

PLANTEROSE.—Et vous avez fait disparaître probablement les deux autres... si je les avais

retrouvés... je ne serais pas ici ! mais ça ne suffit pas... y a moi qui reste... le reçu de l'homme de Bordeaux n'a pas de valeur, entre mes mains... crois-tu?... que si fait... et la voilà!... je veux me venger de toi... et je ne tiens pas à la vie!... paie.. et paie vite.. ou je te déshonore.. je te tue... je dis que nous l'avons assassiné... à nous deux.

VILLEBRUN.—Misérable !

PLANTEROSE.—Ah ! pas de gros mots, je n'aime pas ce genre-là....

VILLEBRUN.—Eh bien ! donc... ce soir... chez moi....

PLANTEROSE.—Merci... c'est bon une fois, ça... je ne me dérange plus.... On n'est pas un vagabond... on a son Trianon... on paie ses portes et fenêtres... c'est même ce qui m'a fait sortir, malgré vos recommandations, je vous attends, chez moi, rue de la Hochette No 15.

VILLEBRUN.—Bien.

PLANTEROSE.—Dans une heure?....

VILLEBRUN.—Dans une heure.

PLANTEROSE.—Au sixième, au-dessus de l'entre sol!.... Mon nom est sur la porte... en blanc d'Espagne.... A ce soir?

VILLEBRUN (*en sortant, au fond, à gauche*).—A ce soir....

PLANTEROSE.—La crème des allumettes.... qui veut mon reste?.... (*Il sort*).

SCÈNE V.

M. BERNIER (*Arrivant par le premier plan de gauche*).—Un ami de mes jeunes années!... j'avais enfin découvert sa demeure!.... Il nous aurait

secourus, lui !
m'a-t-on dit ?
ce dernier et
(*Tirant sa m*
des temps h
pour ses enl
Mont-de-Piét
chemin de fe
les donnant
autour d'eu
les déposent

ANDRÉ (
la place éta
que moi, s
n'est pas fa
dans mon t
dant les po
ils gagnent
comme eux

UN FACI
grille).—U

ANDRÉ
Donnez...

UN COMI
muscadin f
gens... V
y donc!..

ANDRÉ.
que vous f

UN FAC
—La...!

secourus, lui ! . . . Il y a huit jours qu'il est mort, m'a-t-on dit ? . . . Allons, il n'y a plus à hésiter . . . ce dernier et pauvre sacrifice, il faut le faire . . . (*Tirant sa montre*) Présent de mon fils, souvenir des temps heureux, viens à mon aide ! . . . c'est pour ses enfants ! (*Il entre dans le bureau du Mont-de-Piété. Les voyageurs sortent en tumulte du chemin de fer, les uns portent leur bagage, d'autres les donnant à des hommes de peine qui s'empressent autour d'eux. Des facteurs apportent des malles et les déposent devant la grille.*)

SCÈNE VI.

ANDRÉ (*Arrivant par la droite*).—Trop tard ! . . . la place était prise . . . un autre aussi malheureux que moi, sans doute, s'était déjà présenté . . . ce n'est pas facile de travailler ! . . . je vais rentrer dans mon taudis . . . les mains vides ! . . . (*Regardant les portefaix*). Ils sont heureux ceux-là . . . ils gagnent leur vie . . . et pourquoi ne ferais-je pas comme eux ? . . . j'ai des bras ! . . . j'ai du cœur ! . . .

UN FACTEUR (*Déposant une malle près de la grille*).—Une malle à porter place Saint-Sulpice.

ANDRÉ (*se précipitant de ce côté*).—Donnez !
Donnez . . .

UN COMMISSIONNAIRE, (*le repoussant*).—De quoi, muscadin ? . . . ça veut prendre le pain des pauvres gens . . . Veux-tu t'en aller, l'habit noir . . . Touches-y donc ! . . .

ANDRÉ.—Est-ce que je n'ai pas autant de droit que vous ? . . .

UN FACTEUR (*poussant une malle très-lourde*).
—La . . . la ! . . . ne nous battons pas . . . y en

aura pour tout le monde.... Empoignez-moi ça...
jeune homme.

ANDRÉ.—Merci!.... merci!....

LE VOYAGEUR (*le propriétaire de la malle, à André*).—Rue du Cherche-Midi, No 11.

ANDRÉ, (*cherchant à soulever la malle*).—Oui, Monsieur, oui.

LE VOYAGEUR.—Vite.... je suis pressé!....

ANDRÉ (*ne pouvant parvenir à charger la malle sur ses épaules*).—Oh! mon Dieu!....

LE VOYAGEUR.—Eh bien!.... venez donc?...

ANDRÉ (*laissant retomber la malle à terre, et avec désespoir*).—Ah! je ne peux pas... je ne peux pas....

UN COMMISSIONNAIRE.—Donnez-moi donc ça, mon petit bourgeois! (*Soulevant la malle*). Une vraie plume!.... voilà comme ça s'enlève.... (*En sortant, en suivant le voyageur et à André*). Ça veut faire notre métier... et ça n'a pas de moelle dans les os!.... (*Tout le monde s'éloigne petit à petit*).

SCÈNE VII.

ANDRÉ, LÉON, JOUBERT.

ANDRÉ (*tombant accablé sur un banc*).—Seigneur!... Seigneur!... vous m'avez refusé la force, donnez-moi donc la résignation.

LÉON (*revenant par la droite*).—On ne paie que le samedi, et samedi c'est dans trois jours... ils ne m'ont pas même donné d'autre ouvrage.... samedi soir c'est la règle de la maison.... ils

étaient à c
... chez i
tête... m
JOUBERT
—Le der
demie?...
LE FACT
JOUBERT
Merci! je
LÉON (l
ah! il aur
JOUBERT
mes enfan
LÉON (l
chant enfi
JOUBERT
LÉON (l
Vaugirard
JOUBERT
Par ici...
LÉON (l
eu peur!..

M. BER
certificats
puisque c'
donnez-mo
il me le fa
que j'alle

étaient à dîner !... cela les a dérangés !... et rien... chez nous... rien. (*Avec égarement*). Oh ! ma tête... ma tête !

JOUBERT (*sortant du chemin de fer, à un facteur*).—Le dernier convoi arrivera à onze heures et demie ?...

LE FACTEUR.—Oui, monsieur, l'express !....

JOUBERT (*quittant le facteur qui s'éloigne*).—Merci ! je reviendrai.

LÉON (*l'apercevant*).—Un homme, un vieillard.. ah ! il aura pitié !....

JOUBERT (*à lui-même*).—C'est ce train-là que mes enfants auront pris ?....

LÉON (*après un moment d'irrésolution s'approchant enfin timidement*).—Monsieur !....

JOUBERT (*s'arrêtant*).—Que voulez-vous ?...

LÉON (*balbutiant*).—Je... je.... la rue de Vaugirard, s'il vous plaît ?....

JOUBERT (*désignant à gauche et sortant au fond*).—Par ici... et toujours tout droit....

LÉON (*à lui-même*).—Lâche !... lâche... qui a eu peur !....

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, LÉON, M. BERNIER.

M. BERNIER (*sortant du Mont-de-Piété*).—Des certificats ! des papiers ! est-ce que j'en ai ? Mais puisque c'est sa montre... que j'ai tout épuisé... donnez-moi là-dessus... ce que vous voudrez... il me le faut !... Non !... Où veulent-ils donc que j'aille chercher un certificat de misère ?....

ANDRÉ (*se levant de son banc*).—Demain, peut-être, le sort changera.... (*Il fait quelques pas en scène, il est dans l'ombre. Les deux autres également dans l'ombre, sont chacun d'un côté du théâtre*).

M. BERNIER.—Quelqu'un.... ah ! je vais demander.... ce n'est pas pour moi... c'est pour eux....

LÉON (*l'apercevant*).—Oh ! cette fois... j'aurai du courage. (*Chacun de son côté s'approche de lui*).

ANDRÉ.—Demain.... La nuit est bien longue !

LÉON (*d'une voix suppliante*).—Monsieur...

M. BERNIER (*tendant la main*).—Par pitié!...

ANDRÉ.—On me demande l'aumône... à moi !

M. BERNIER et LÉON.—André!....

ANDRÉ.—Grand-père... mon frère....

M. BERNIER.—Léon!....

LÉON.—Vous?... (*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre*).

ANDRÉ (*poussant un cri*).—Ah ! je n'y avais pas songé!... (*Se plaçant devant eux*). Autrefois... je savais... quoi donc... déjà... des vers... des chants... on me donnera peut-être!.... (*Il ramasse son chapeau et le place devant lui ; puis d'une voix pleine de sanglots et se cachant la figure avec son mouchoir*).

J'ai deux grands bœufs dans mon étable...

Deux grands bœufs blancs... tachés de roux...

LE MARCHAND DE VOLAILLES (*qui sort du chemin de fer avec le commissionnaire*).—Oh ! ce pauvre homme.... je vais lui donner quelque chose.

LE COMMISSIONNAIRE (*l'entraînant*).—Plus souvent... des paresseux !

LE MARC
sortent).

ANDRÉ (
mon Dieu !
du courage.

J'ai de
Deux
La cha

Un pass
cigare.—A
visage et tes
épaules et s

ANDRÉ (
poir).

“ L'ai

(Ici sa
essaiè vain
tombe évan
cipitent po

M. BERN
LÉON.—

LE MARCHAND.—Oh ! mauvais cœur !... (*Ils sortent*).

ANDRÉ (*avec désespoir*).—On ne s'arrête pas, mon Dieu ! on ne s'arrête pas !... Allons, allons, du courage. (*Reprenant son chant*).

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs. tâchés de roux
La charrue... est en bois d'érable,

Un passant traverse le théâtre en fumant un cigare.—André, le mouchoir à la main, se cache le visage et tend l'autre. Le passant s'arrête, hausse les épaules et sort.

ANDRÉ (*après un furieux mouvement de désespoir*).

“ L'aiguillon. . . ”

(Ici sa voix est étouffée par les sanglots.— Il essaie vainement de continuer, pousse un cri et tombe évanoui.— Son grand-père et son frère se précipitent pour le secourir.)

M. BERNIER.—André !

LÉON.—Mon frère !

CINQUIÈME ACTE.

Rue de la Huchette No 15.

Le théâtre coupé représente deux mansardes ; à droite, la mansarde de Planterose ; à gauche, la mansarde habitée par la famille Bernier. La mansarde de Planterose n'a qu'une porte au fond. Celle de la famille Bernier, outre la porte du fond, a deux portes latérales, une à gauche, l'autre à droite, communiquant à un petit cabinet qui fait saillie dans la mansarde de Planterose.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, M. BERNIER, chez eux, puis PLAN-
TEROSE chez lui.

LÉON.—On ne lui a rien donné, grand-père...
on ne lui a rien donné....

M. BERNIER.—On chante mal, quand il fait
froid.... On écoute peu, quand il neige.

LÉON.—André... cher André... où peut-il être
allé?....

M. BERNIER.—Que sais-je... que sait-il lui-
même?... Il nous a traînés jusqu'ici... et il a
repris sa course... la tête en feu... l'œil hagard...
à la recherche d'un cœur qui entende.... d'une
main qui s'ouvre!....

PLANTEROSE (*entrant dans sa mansarde. Il porte
sa boîte d'allumettes, en frotte quelques-unes qui
ne prennent pas.*—J'en vends cent comme ça pour

un sou. (*Il all
(Prenant un
chandelle).* U

LÉON.—Qu
semblaient p

M. BERNI
jours sans pa

PLANTERO
palais de la p
(*Il tire de sa*

LÉON.—Le

M. BERNI
tes larmes..

notre visage

PLANTERO
de la viande.

festival... r

qu'un cornic
viette et l'ex

(*Se rappelan*

Il y a des ve
lit de vieux

payer des bo

M. BERNI
trois à souffi

... ils sont

que suis-je p
embarras. (*I*

PLANTERO
retour dans s

mes eaux viv
des fissures l

ce qu'on a l
change... ç

un sou. (*Il allume enfin une allumette*). Oh ! hasard ! (*Prenant une bouteille qui est couverte d'une chandelle*). Un candelabre à ce maître... Voilà.

LÉON.—Qui donc a dit que les jours ne se ressemblaient pas ?...

M. BERNIER.—Ceux-là ne connaissaient pas les jours sans pain.

PLANTEROSE.—Salut, lambris de la gueuserie, palais de la paresse... boudoir du casse-poitrine... (*Il tire de sa poche une bouteille pleine*).

LÉON.—La lumière va s'éteindre.

M. BERNIER.—Tant mieux... qu'ai-je à voir... tes larmes... Qu'avons-nous à lire chacun sur notre visage... la faim... le désespoir !

PLANTEROSE (*déployant un papier qui enveloppe de la viande*).—Vlà une rude plate-côte... quel festival... rat de charcutier, il ne m'a donné qu'un cornichon... (*Il tire de sa poche une serviette et l'examine*). Elle n'est pas à mon chiffre. (*Se rappelant*). Ah ! une distraction ! (*Tressaillant*). Il y a des vents coulis ici... (*Tirant dessous son lit de vieux chiffons*). J'ai eu tort de ne pas me payer des bourrelets....

M. BERNIER, (*à lui-même*).—Et nous sommes trois à souffrir... si encore, ils n'étaient que deux... ils sont jeunes... ils pourraient peut-être... que suis-je pour eux... moi... une charge... un embarras. (*Il va à la fenêtre*).

PLANTEROSE (*en passant devant la saillie au retour dans sa mansarde*).—Bien, des crevasses dans mes eaux vives... les lézardes ont pris du corps... des fissures !... (*Regardant par la crevasse*). Est-ce qu'on a loué à côté?... Si c'était un agent de change... ça m'étonnerait... faut que le proprié-

taire me fasse des réparations, ou je lui donne congé par huissier... on peut voir chez moi... si j'avais du sexe !

M. BERNIER (*à lui-même*).—Oui... oui... ma vie est de trop en ce monde... j'ai assez vécu.

PLANTEROSE (*qui est retourné vers sa table*).—Ah ça ! voyons... en affaires... faut de l'ordre.. Villebrun va venir... chercher le reçu de ce pauvre défunt de Bernier... combien que je lui demanderai... (*Il mange*).

M. BERNIER (*à part*).—Demain... je ne m'éveillerai pas... (*Montrant le petit cabinet de droite*). Oui... là... là... ce réchaud !... pas de pain ! rien pour vivre !... et il me reste de quoi mourir ! (*il y entre*).

PLANTEROSE (*mangeant toujours*).—Oui... cent mille francs... joli denier... avec ça... gare aux croupiers....

LÉON (*à part*).—Souffrir ainsi ? Plutôt mourir ! Je sais bien comment... une heure à peine, et tout est fini.

M. BERNIER (*à part, sortant du cabinet*).—Mais.. Léon qui est là....

LÉON (*à part*).—Et grand-père... grand-père... il faut qu'il parte !

PLANTEROSE.—J'achèterai une maison, j'srai propriétaire.... j'diminuerai mes loyers... ça étonnera les locataires.

M. BERNIER (*s'avançant vers Léon*).—Léon ?...

LÉON (*s'avançant en même temps*).—Grand-père !

M. BERNIER.—Que me veux-tu, mon enfant ?

LÉON.—Vous me parliez ?

M. BERNIER.—Non... ah !... si... je songe à une dernière démarche... qui, peut-être... sera

plus heureuse sans doute..

LÉON.—El

M. BERNIE

Non... gr

... je vous i

M. BERNIE

seul... j'ai j

qu'à la porte

m'attendre i

tard, j'irai t'

LÉON.—P

... pour affi

M. BERNIE

LÉON.—C

part). Qu'im

M. BERNIE

.... Attend

partir... en

LÉON.—A

brassent).

M. BERNIE

(à part). C'

LÉON (à

ne verrai p

M. BERNIE

LÉON.—(

PLANTER
varcourt, 1

plus heureuse que les autres... quelqu'un... que.. sans doute... je trouverai ce soir...

LÉON.—Eh bien ! allez-y, grand-père.

M. BERNIER.—Oui.. oui.. mais, viens avec moi.

Non... grand-père... non, je tombe de fatigue... je vous retarderais....

M. BERNIER.—N'importe ! je ne veux pas sortir seul... j'ai peur... tu m'accompagneras... jusqu'à la porte de la personne... et puis... tu iras m'attendre chez Pierre... oui, chez lui... plus tard, j'irai t'y rejoindre....

LÉON.—Pierre, vous le savez bien, est en voyage... pour affaire de famille.

M. BERNIER.—Oh ! il doit être de retour...

LÉON.—Comme vous voudrez, grand-père. (*À part*). Qu'importe, je reviendrai....

M. BERNIER.—Allons... viens... hâtons-nous !... Attends Léon... mon petit fils, avant de partir... embrasse-moi, cela me portera bonheur...

LÉON.—Ah ! j'allais vous le demander. (*Ils s'embrassent*).

M. BERNIER (*le couvrant de baisers*).—Encore... (*à part*). C'est la dernière fois !...

LÉON (*à part*).—Pauvre grand-père... que je ne verrai plus....

M. BERNIER.—Allons viens vite.

LÉON.—Oui... oui... partons.... (*Ils sortent*).

SCÈNE II.

PLANTEROSE, VILLEBRUN.

PLANTEROSE (*il tire un journal de sa poche, le varcourt, puis se verse*).—Mazette la Bourse a

baissé ! Comme on fait les bouteilles petites à présent. Voyons ! faut penser à tout le monde... avec quelques billets de banque du papa Villebrun, j'frai un sort à ma pratique de Saint-Etienne-du-Mont, le jeune homme qui a étrenné ma misère.

VILLEBRUN (*entrant*).—Monsieur Planterose !

PLANTEROSE.—Essuyez vos pieds !... ah ! c'est vous... Asseyez-vous... sur mon lit... c'est mon divan.

VILLEBRUN.—Voyons, faisons vite... ce reçu... vous l'avez ?... .

PLANTEROSE.—Vous ne seriez pas ici, si vous n'en étiez pas sûr.

VILLEBRUN.—Combien voulez-vous ?

PLANTEROSE.—Minute !... Les bons comptes font les bons amis !... voilà quinze ans que vous avez à un homme trépassé de mort violente, chez vous... la somme de deux cent cinq mille francs ! avec les intérêts !... à cinq... taux légal... cela fait près du double....

VILLEBRUN.—Eh ! c'est bien, je sais tout cela... ce reçu... où est il ?

PLANTEROSE (*étalant le reçu qu'il a tiré de sa poche*).—Tenez... curieux....

VILLEBRUN (*faisant un mouvement comme pour prendre le reçu*).—Voyons !... .

PLANTEROSE. (*le serrant vivement dans sa poche et reculant d'un pas*).—A bas les pattes... ça mord....

VILLEBRUN (*tirant un pistolet de sa poche*).—Ce papier, ou je te brise la tête.

PLANTEROSE.—Hein !... c'est comme ça que vous payez vos dettes, vous !... .

VILLEBRUN.—Allons, pas de phrases... hâte-toi !... .

PLANTEROSE.
est toujours bo

VILLEBRUN.

PLANTEROSE
pas de brutalit
avez un pistole

VILLEBRUN.

PLANTEROSI
chevet de son, l
en tire deux ér

VILLEBRUN

PLANTEROS
double....

VILLEBRUN
quer....

PLANTEROS
pour un imb
gueux fini..
trompé... r

Joseph de pl

VILLEBRU

ment... (Il
à commencer

poches). COU

PLANTEROS

VILLEBRU

PLANTEROS

ça... la jus

VILLEBRU

PLANTEROS

pas l'or ; ça

VILLEBRU

PLANTEROS

tend à Bad

PLANTEROSE.—C'est un vieux moyen... mais il est toujours bon....

VILLEBRUN.—Finiras-tu?... .

PLANTEROSE (*reculant*).—Ne nous pressons pas... pas de brutalité... voilà... du moment que vous avez un pistolet, c'est différent....

VILLEBRUN.—Enfin !

PLANTEROSE (*Il s'est adossé machinalement au chevet de son lit, pendant les lignes qui précèdent et en tire deux énormes pistolets*).—Moi, j'en ai deux...

VILLEBRUN (*faisant un pas en arrière*).—Ah !..

PLANTEROSE.—Je vous réponds en partie double....

VILLEBRUN.—Parfait... il n'y a rien à répliquer....

PLANTEROSE.—N'est-ce pas ? vous m'avez pris pour un imbécile... moi, je vous ai pris pour un gueux fini... et vous voyez que je ne me suis pas trompé... mais ça vous coûtera quelques papiers Joseph de plus... Holà !... débouclons.

VILLEBRUN.—Voyons ! causons raisonnablement... (*Ils désarment en s'invitant mutuellement à commencer, et remettent leurs pistolets dans leurs poches*). Combien veux-tu ?

PLANTEROSE.—Cent cinquante mille francs....

VILLEBRUN.—Une pareille somme !....

PLANTEROSE.—Pas un sou de moins... ça vaut ça... la justice demanderait mieux....

VILLEBRUN.—Soit ! cent cinquante mille francs..

PLANTEROSE.—En billets de banque... je n'aime pas l'or ; ça charge les poches....

VILLEBRUN.—Bien, demain....

PLANTEROSE.—Du tout... ce soir... on m'attend à Baden-Baden....

VILLEBRUN.—Ce soir donc !

PLANTEROSE.—Ici ! . . .

VILLEBRUN.—Ici . . . je reviens . . .

PLANTEROSE.—Eh bien ! à la bonne heure . . . vous êtes gentil . . . il ne s'agit que de savoir vous prendre . . . attendez que je vous éclaire . . . et prenez la corde . . . n'allez pas vous casser le cou . . . aujourd'hui ça ne m'irait pas . . . demain à votre aise . . . —Non, tenez, passez le premier . . . j'aime mieux ça . . .

VILLEBRUN.—Pourquoi ? . . .

PLANTEROSE, *tenant un pistolet d'une main, de l'autre la chandelle et sortant avec Villebrun qu'il éclaire.*—Un enfantillage . . . je n'ai pas confiance . . . *(Au moment où ils sortent, la porte de l'autre mansarde s'ouvre, et Léon paraît).*

SCÈNE III.

LÉON, puis PLANTEROSE et M. BERNIER.

LÉON.—A moitié route . . . il m'a laissé . . . et m'a dit d'aller l'attendre chez Pierre . . . j'ai pris une rue déserte . . . et j'ai couru . . . me voici donc seul ! dépêchons . . . Suis-je bien résolu . . . Oh ! oui . . . assez de larmes . . . assez de souffrances . . . le repos du cœur . . . le repos de la tombe ! *(il entre dans le cabinet de droite.—Planterose rentre dans sa mansarde, sa chandelle à la main.)*

PLANTEROSE, *rentrant.*—Il m'a forcé de réveiller mon concierge. Je lui donnerai dix sous. Je n'aime pas avoir d'obligations à ces gens-là. Ah ! voilà un compte à peu près réglé . . . mettons de l'huile

dans la lampe
Encore une p
digérer . . .

M. BERNI
pauvre enfar
. . . pour le
marché jusq
. . . j'ai tout
ma vie . . . j
du courage.
fait pas qu
et se met en

PLANTER
—Tiens ! . .
yeux sur les
ne peut ven
ment il y a
comme je n
possible . . .

M. BERN
(Il va calfe

PLANTE
Séraphine,
mal à la tête
Eh ! dites
Léon sortis
de terre pl
rien. Il m
pipe, boit,

M. BERN
C'en est fa
le cabinet)

LÉON, p
M. BERN

dans la lampe... (*Il boit une gorgée d'eau-de-vie*).
Encore une petite goutte de fil-en-quatre... ça fait digérer....

M. BERNIER, *entrant chez lui*. — Enfin !...
pauvre enfant... je n'ai pas osé retourner la tête
... pour le revoir encore une fois... j'ai marché...
marché jusqu'ici... Léon... André... être chéris
... j'ai tout épuisé pour vous... je n'ai plus que
ma vie... je vais vous la donner!... Voyons...
du courage... et faisons vite... On dit qu'il ne
faut pas que l'air... pénètre! (*Il prend du linge
et se met en devoir de calfeutrer la fenêtre*).

PLANTEROSE, *qui a cherché dans toute sa chambre*.
—Tiens!... ça sent le charbon ici. (*Fixant les
yeux sur les fissures de la saillie du cabinet*). Ça
ne peut venir que de là... Il paraît que décidé-
ment il y a des voisins... Si je devais rester,
comme je me ferais poser du papier... il n'est pas
possible... ils font cuire des côtelettes....

M. BERNIER.—Maintenant... cette porte...
(*Il va calfeutrer la porte*).

PLANTEROSE.—Ous qu'est ma pipe? Viens ici,
Séraphine, que je te culotte. Ah! mais ça me fait
mal à la tête... (*Allant à la saillie du cabinet*).
Eh! dites donc là-bas? (*En ce moment, on voit
Léon sortir du cabinet tenant à la main un réchaud
de terre plein de charbon allumé*). Tiens, il n'y a
rien. Il me semblait pourtant.... (*Il reprend sa
pipe, boit, et va se coucher*).

M. BERNIER, *finissant de calfeutrer la porte*—
C'en est fait... (*Se retournant et se dirigeant vers
le cabinet*) Allons....

LÉON, *posant à terre le réchaud*.—Il est temps!

M. BERNIER, *à la lueur du réchaud posé entre*

eux deux et éclairant leurs visages, reconnaissant
LÉON.—Ah !... Léon....

LÉON.—Grand-père !

M. BERNIER.—Malheureux... que faisais-tu !..

LÉON, *soudainement et désignant la porte et la*
fenêtre.—Et vous, grand-père, que faisiez-vous là ?..

M. BERNIER.—Moi !... .

LÉON.—Vous vouliez mourir... comme moi... .

M. BERNIER.—Tu m'as trompé... Léon....

LÉON.—Vous m'avez bien trompé, grand père !

M. BERNIER.—Mourir... toi, mon enfant... .

Est-ce que c'est possible... je ne le veux pas... .
moi, à la bonne heure... dans ce monde... je suis
de trop... .

LÉON.—Et qu'y ferais-je donc, moi ?... .

M. BERNIER.—Toi... mais toi, tu es jeune...
à ton âge la vie est belle... il y a l'espoir, il y a
l'avenir !

LÉON.—L'avenir... oh ! oui... un avenir de
souffrances et... de larmes !... L'avenir c'est le
mot de ceux qui ont un présent... je ne veux pas
le connaître... j'en ai peur !... à force de souffrir
... à bout de misère... le courage s'en va... la
tête se perd... et il y a de pauvres affamés qui
volent !

M. BERNIER.—Tais-toi... tais-toi... .

LÉON.—Vous voyez donc bien, grand-père, qu'il
vaut mieux en finir tout de suite... .

M. BERNIER.—Toi, mon enfant, si bon, si loyal...
(*Le serrant dans ses bras*). Oh ! jamais... jamais !
... plutôt la mort avec toi... (*Ils se tiennent*
embrassés et pleurent dans les bras l'un de l'autre.)

LÉON, *se détachant des bras de son grand-père,*
—Eh bien, oui avec toi... .

M. BERNIER,
(*Tous deux tombent*)

M. BERNIER
nous avançons
votre bonté, et !

LÉON.—Mon
... Mon Dieu

M. BERNIER
une chaise.—I
près !... .

LÉON, *avançant*
père.—Comme

... j'ai dormi
vous souvenez

M. BERNIER
... et je veill
bonheurs !

LÉON, *joignant*
—Grand-père

... et l'on of
couler vos
moi !... .

M. BERNIER
plutôt de n'être
attire la tête
le couvre de
sans mouve-

ANDRÉ, *à*
ouvrez donc.
est-elle ferm
nous sommes
j'ai du pain,

M. BERNIER
Il parvient,

M. BERNIER, *avec égarement*.—Laisse-moi prier...
(*Tous deux tombent à genoux et joignent les mains*).

M. BERNIER.—Mon Dieu, pardonnez-nous, si nous avançons notre heure... recevez-nous dans votre bonté, et protégez celui qui reste après nous...

LÉON.—Mon Dieu ! veillez sur mon frère André... Mon Dieu ! faites qu'il soit heureux...

M. BERNIER, *se relevant et allant s'asseoir sur une chaise*.—Léon, viens là... près de moi... tout près !...

LÉON, *avançant un tabouret près de son grand-père*.—Comme autrefois... ma tête sur vos genoux... j'ai dormi bien souvent ainsi... grand-père, vous souvenez-vous ?

M. BERNIER.—Oui... je te berçais tout enfant... et je veillais ton sommeil... en te rêvant des bonheurs !

LÉON, *joignant les mains devant son grand-père*.—Grand-père, souvent, sans le vouloir, on chagrine... et l'on offense.. Si je vous ai offensé, si j'ai fait couler vos larmes, pardonnez-moi, et bénissez-moi !...

M. BERNIER.—Oh ! mon enfant, pardonne-moi plutôt de n'avoir pas su te rendre heureux.. (*Il attire la tête de Léon sur son sein, et, en pleurant le couvre de baisers. Puis peu à peu ils retombent sans mouvement*).

ANDRÉ, *au dehors, il frappe*.—Grand-père, ouvrez donc. (*Il frappe*). Pourquoi donc cette porte est-elle fermée?... Grand-père.. *Il frappe*). Mais nous sommes sauvés, un bon cœur m'a entendu ; j'ai du pain, ouvrez donc, grand-père.

M. BERNIER, *fait de vains efforts pour se lever. Il parvient, arrive à la porte, mais aussitôt il*

retombe en s'écriant avec désespoir.—Je ne peux pas, mon Dieu ! je ne peux pas. (*André enfonce la porte, entre, et va briser une vitre, et de là prend le réchaud, le jette dans le cabinet et en ferme la porte.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.—Ah ! vous vouliez mourir.

M. BERNIER.—Ton frère, sauve-le.

ANDRÉ.—Je vous sauverai, grand-père, je vous sauverai tous deux. (*Il relève Léon, le porte et soutient son grand-père, puis ils entrent tous trois dans la pièce de gauche.*)

PLANTEROSE, qui s'était endormi, se réveille aussitôt, et porte la main à sa tête.—Comme il fait chaud... on ne respire pas ici... on dirait que v'là cette odeur de charbon qui recommence, est-ce que j'ai trop bu... j'en ai bu bien d'autres... ah ! je vas faire un tour... (*Trebuchant*). Où est donc ma porte?... ah ! mais ça va mal !... pas de bêtises... hé... dis donc... toi... n'vas pas passer l'arme à gauche... t'as cent cinquante mille francs... j'y vois plus clair... j'étouffe... (*S'accrochant à un meuble*). Mes jambes s'en vont... est-ce que je vais mourir... comme l'homme de Bordeaux... (*Se raidissant*). Je ne veux pas... je veux vivre... c'est si bon la vie !... ah ! j'étrangle !... (*Criant*). A moi !... à moi !... au secours... et Villebrun !... s'il revenait maintenant... il me volerait mon reçu... je le connais

... non...
traîne par terre
de sa chambre
le reçu dans
la planche).

A
ANDRÉ, 4
Qu'ai-je en
on appelait
(Il sort).

P
VILLEBRUN
comme éto
l'homme
l'ivresse...
ANDRÉ,
mort ?
VILLEBRUN
ANDRÉ
PLANTEROSE
deux en
Villebrun
il y a qui
à votre p
ANDRÉ

... non... non... il ne l'aura pas.... (*Il se traîne par terre et arrive à une planche du plancher de sa chambre qu'il enlève avec ses ongles... prend le reçu dans sa poche, le place dans le trou et remet la planche*). Là... là. (*Il tombe à terre*).

SCÈNE V.

ANDRÉ, chez lui ; PLANTEROSE.

ANDRÉ, *qui est entré depuis quelque temps*.—
Qu'ai-je entendu... par là, des cris étouffés?...
on appelait au secours.... Que se passe-t-il donc ?
(*Il sort*).

SCÈNE VI.

PLANTEROSE, VILLEBRUN, ANDRÉ.

VILLEBRUN.—Me voici, Planterose. (*Il recule comme étouffé par la fumée, puis s'avance jusqu'à l'homme étendu par terre*). Cet état.... est-ce l'ivresse....

ANDRÉ, *qui vient d'entrer à son tour*.—Est-ce la mort ?

VILLEBRUN.—André Bernier !

ANDRÉ.—Villebrun !

PLANTEROSE, *soulevant la tête*.—Ah ! tous les deux ensemble... ici. (*A André et en lui désignant Villebrun*). Écoutez... écoutez bien... cet homme, il y a quinze ans, a volé deux cent cinq mille francs à votre père.

ANDRÉ.—Volé !

VILLEBRUN. — Misérable !

PLANTEROSE. — La preuve....

ANDRÉ. — Eh bien, la preuve ?....

PLANTEROSE. — Je l'ai... elle est... elle... ah !
(*Il pousse un grand cri, tombe de nouveau renversé et sans connaissance. Les deux hommes se regardent en face.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. BERNIER, LÉON.

ANDRÉ. — Cet homme se meurt !

VILLEBRUN. — Courez donc chercher du secours.
(*André sort.*) (*Villebrun à part.*) Profitons de son absence pour nous emparer du reçu ! (*Il fouille Planterose*)..... Rien !.... Rien ! Ah ! Malédiction !.... (*Planterose fait un mouvement.*) Mais le misérable n'est qu'évanoui... il va revenir à lui tout-à-l'heure... me dénoncer à mes victimes... Non ! il ne parlera plus jamais... qu'il meure... un coup de poignard dans le cœur....

PLANTEROSE, *faiblement.* — J'étouffe.... de l'air... de l'air....

VILLEBRUN. — Le reçu ! donne le reçu ! Dis où il est, et je te sauve la vie, sinon tu meurs à l'instant de ma propre main.

PLANTEROSE. — De l'air.... ouvrez !.... je me sens mourir....

VILLEBRUN. — Le reçu par tous les diables Qu'en as-tu fait, dis ! (*Il le secoue violemment.*)

PLANTEROSE, *plus fort.* — Attendez ! ma tête s'égare.... je ne sais plus.... ouvrez la fenêtre.... je vous dirai tout !

VILLEBRUN
PLANTEROSE
le bon air
VILLEBRUN
PLANTEROSE
mémoire
entend des
VILLEBRUN
.... Le r
PLANTEROSE
l'avais cac
VILLEBRUN
trouverai
PLANTEROSE
clef.—En

ANDRÉ
hommes.—
est inson
redoublés
PLANTEROSE
d'un doc
de temps
police !
M. Berni
resse. Qu
ANDRÉ
vais le cl
PLANTEROSE
—Un in
naison ;
voilà qui

VILLEBRUN, *ouvrant la fenêtre*.—Hâte-toi donc !

PLANTEROSE, *respirant à pleins poumons*.—Oh ! le bon air du bon Dieu ! . . .

VILLEBRUN.—Fais vite, te dis-je, ou sinon ! . . .

PLANTEROSE.—Patience . . . un instant . . . la mémoire va me revenir avec les forces . . . (*On entend des pas au dehors*).

VILLEBRUN.—On vient ! . . . Par tous les diables ! . . . Le reçu ! . . . ou je te tue !

PLANTEROSE.—Ah ! je me souviens ! . . . Je l'avais caché dans ce placard . . .

VILLEBRUN, *entrant dans le placard*.—Je le trouverai . . . Ne bouge pas, ou tu es mort !

PLANTEROSE, *se jette sur la porte et la ferme à clef*.—En cage, mon bel oiseau ! . . .

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, *accourant, accompagné de plusieurs hommes*.—Le mendiant revenu à la vie ! . . . Où est monsieur Villebrun ? (*Villebrun frappe à coups redoublés*).

PLANTEROSE.—Dans ma voute . . . à la recherche d'un document précieux . . . mais ne perdons pas de temps (*à un des témoins*) courez vite chercher la police ! (*l'homme disparaît*) (*à André*) et vous, M. Bernier, restez : ce qui va se passer vous intéresse. Que je voudrais voir aussi votre jeune frère !

ANDRÉ.—Mais il est à la porte voisine . . . Je vais le chercher. (*Il sort*).

PLANTEROSE, (*à Villebrun qui frappe et appelle*).—Un instant donc, patron. J'ai oublié la combinaison ; on est allé chercher le serrurier ; tenez, le voilà qui arrive !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÉ, M. BERNIER, deux agents
de police.

ANDRÉ, *supportant M. Bernier.*—Venez, venez, grand-père . . . tenez, asseyez-vous là, sur le lit et toi aussi, Léon.

LE SERGENT DE POLICE.—Que se passe-t-il ici ?

PLANTEROSE.—Nous avons ici en cage un oiseau qui a bec et ongles, prenez vos précautions . . . il n'y a qu'un instant, il voulait m'assassiner pour s'emparer d'un papier qui prouve qu'il a volé sa fortune.

LE SERGENT *ouvrant, à Villebrun.*—Sortez ! Levez les bras ! (*Il le fouille et trouve sur lui un revolver et un poignard dont il s'empare*). Peste, vous étiez bien armé ! (*à Planterose*) et ce papier où est-il ?

PLANTEROSE, *allant à la cachette, lève la planche et prend le reçu.* Le voilà ! . . . (*donnant le papier à Léon*). Tenez, mon bon petit monsieur, mon premier bienfaiteur de Saint-Etienne-du-Mont . . . en voici pour plus de quatre cent mille francs . . . présentez-vous à la caisse de Monsieur Villebrun, mon successeur vous soldera . . . (*à Villebrun*) Est-ce heureux, hein ! que je n'aie pas égaré le reçu ! Et maintenant, monsieur, je ne vous retiens plus (*au sergent*) reconduisez monsieur. (*Le sergent le prend par le bras et se dirige vers la porte*).

VILLEBRUN.—Où donc ?

PLANTEROSE.—Au dépôt de la préfecture ! . . . (*On emmène Villebrun*). Nous voilà quittes, papa !

ANDRÉ,
PLANTER
Léon) vous
toujours b
reux.

ANDRÉ.-
que le jour
hésitent à
l'ombre . . .
la nôtre, s
eux . . .

ANDRÉ, à *Planterose*.— Mon ami... sans vous...
PLANTEROSE.— Du tout... sans lui (*montrant Léon*) vous le voyez, mon jeune monsieur, ça porte toujours bonheur de faire l'aumône aux malheureux.

ANDRÉ.— Oui... et quand l'hiver gronde... que le jour baisse... et que hommes ou femmes hésitent à notre approche et se retirent dans l'ombre... s'ils ne tendent pas la main... ouvrons la nôtre, s'ils ne viennent pas à nous, allons à eux....

FIN.

No 1527

Digitized by Google

LES ENFANTS
LE CRIMINEL
LES PIRATES

ARRANG

LES ENF
quatre
nery
tumes
ROBERT
par B
8 per
LE CRIM
un pr
17 pe
LES PIR
tacle
dinan
LA PRIE
(avec
Ferdi
LE FORG
84 pa
L'HOMMI
101 j
LE SONN
par M
perso
MICHEL
nery
LES NUI
M. M
LES BOU
nuel
LES FRA
25 pages
UN HAB
M. J
LES TR
comé
Vern
LE PORT
LE TOU
Four
et u
Jules
LE NAU
par
LA BAN
7 tal
17 p

PIECES DE THEATRE

ARRANGEES POUR LES CERCLES DE JEUNES GENS

Par J. G. W. McGOWN

- LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT, pièce en quatre actes et un prologue (7 tableaux), par d'Ennery et Jules Verne; 75 pages et 2 planches de costumes, 15 personnages... 50 cts.
- ROBERT MACAIRE, drame en trois actes, à spectacle, par Benjamin Saint-Amand et Paulyanthe; 68 pages, 8 personnages... 50 cts.
- LE CRIME DE MALTAVERNE, pièce en trois actes et un prologue, tirée du drame de Ch. Buet; 69 pages, 17 personnages... 50 cts.
- LES PIRATES DE LA SAVANNE, drame à grand spectacle en cinq actes, par MM. Anclet Bourgeois et Ferdinand Dugué; 88 pages, 13 personnages... 50 cts.
- LA PRIERE DES NAUFRAGES, drame en cinq actes (avec musique dans le texte), par MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué; 84 pages, 17 personnages... 50 cts.
- LE FORGERON DE STRASBOURG, drame en cinq actes; 84 pages, 17 personnages... 50 cts.
- L'HOMME DE LA FORET NOIRE, drame en trois actes; 101 pages, 11 personnages... 50 cts.
- LE SONNEUR DE SAINT-PAUL, drame en cinq actes, par M. Bouchardy; 80 pages (poésies, 16 pages), 14 personnages... 50 cts.
- MICHEL STROGOF, pièce en cinq actes, par MM. d'Ennery et Jules Verne; 95 pages, 20 pers... 50 cts.
- LES NUITS DE LA SEINE, drame en cinq actes, par M. Marc Fournier; 115 pages, 15 personnages... 50 cts.
- LES BOUCANIERES, drame en cinq actes, par M. Emmanuel Gonzalès; 107 pages, 11 personnages... 50 cts.
- LES FRAYEURS DE TIGRUCHE, comédie en un acte; 25 pages, 4 personnages... 25 cts.
- UN HABIT PAR LA FENETRE, comédie en un acte, par M. Jules Renard; 31 pages, 6 personnages... 25 cts.
- LES TROIS JUGES, ou LE MARQUIS DE LAUZUN, comédie en un acte, par MM. Carmouche et Paul Vermont; 36 pages, 6 personnages... 25 cts.
- LE PORTEFEUILLE ROUGE, drame en 5 actes, par MM.
- LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS, pièce en 4 actes et un prologue (7 tableaux) de MM. d'Ennery et Jules Verne; 75 pages, 13 personnages... 50 cts.
- LE NAUFRAGE DE LA MEDUSE, drame en 5 actes, par M. Desnoyers; 92 pages, 18 personnages... 50 cts.
- LA BANDE DU CHEVAL NOIR, drame en cinq actes et 7 tableaux, de MM. d'Ennery et Granger; 104 pages, 17 personnages... 50 cts.

Pièces arrangées par M. J. G. W. McGown — Suite

- JEAN LE MAUDIT, drame en 3 actes et un prologue, par Marquet, Delbes et X; 60 pages, 14 person. 50 cts.
- LES AVENTURES DE MANDRIN, mélodrame en 4 actes et 5 tableaux, par Alphonse Arnault et Louis Judicis; 76 pages, 16 personnages. 50 cts.
- CARTOUCHE, drame en trois actes, par MM. T. Nezel et Armand Overpay; 76 pages, 16 personnages. .50 cts.
- LE SIEGE DE COLCHESTER, drame en un acte, par A. B.; 27 pages, 7 personnages. 25 cts.
- HABIT, VESTE ET CULOTTE, comédie en 4 actes, par MM. Varin et Boyer; 48 pages, 9 personnages. 40 cts.
- LES PIASTRES ROUGES, drame espagnol en trois actes, par Ch. Le Roy-Villars; 92 pages, 12 personnages. 30 cts.
- UN DUEL A POUDRE, comédie en trois actes, par E. Fontaine; 31 pages, 10 personnages. 25 cts.
- CHICOT, comédie en un acte, par A. V. Brasseur; 39 pages, 3 personnages. 25 cts.
- LE MAL DU JOUR DE L'AN, ou scènes de la vie écolière, par Joannès Iovhanné; 54 pages, 7 pers. 25 cts.
- RIEL, tragédie en quatre actes, par le Dr Elzéar Faquin; 143 pages. 25 cts.
- LA QUEUE D'UN CHAT, sorcellerie en un acte, par Marschal-Duplessis; 14 pages, 5 personnages. 15 cts.
- LES PIONNIERS DU LAC NOMINGUE, drame en trois actes, par Joannès Iovhanné; 18 pers. 20 cts.
- LES ANCIENS CANADIENS, drame en trois actes, tiré du roman populaire de P.A. de Gaspé, 11 pers. 50 cts.
- CONSULTATIONS GRATUITES, farce en un acte (3 personnages), suivie du dialogue-bouffe: *Le Sourd* (2 personnages) par Régis Roy 25 cts.
- NOUS DIVORCONS, comédie en un acte, par Régis Roy, (2 hommes, 2 femmes) 25 cts.
- LES COUSINS DU DEPUTE, comédie de mœurs canadiennes en quatre actes, compilée et adaptée par E. Z. Massicotte (11 personnages et figuration). 50 cts.
- VILDAC, comédie en trois actes, par Lévéque, auteur de *la Malédiction, le Proscrit*, etc (8 pers.) 50 cts.
- LA MALEDICTION, drame-vaudeville en trois actes, par Lévéque, (14 personnages et figuration) 30 cts.
- LA TOUR DU NORD, drame en trois actes, par le P. H. Faure, S. J. (7 personnages et figuration). 25 cts.
- LA GOUTTE DE SANG, drame chrétien en un acte, par H. Baju. (6 personnages) 30 cts.
- L'HONNEUR EST SATISFAIT, comédie en un acte, par H. Baju. (5 personnages) 30 cts.